

DE LA

REUNION GENERALE

DES ÉLÈVES DU

SEMINAIRE DE ST-HYACINTHE

LES 30 JUIN ET 1 JUILLET 1884



ST-HYACINTHE

DES PRESSES DU "COURRIER DE SAINT-HYACINTHE"

1884


Georges-Alphonse
DAVIAULT

SOUVENIR

DE LA

REUNION GENERALE

DES ÉLÈVES DU

SEMINAIRE DE ST-HYACINTHE

LES 30 JUIN ET JUILLET 1884



ST-HYACINTHE.

DES PRESSES DU "COURRIER DE SAINT-HYACINTHE"

1884

NTATE

fin, il a b
ni sois-tu,
ui l'envoya
éunir les e

ur mille f

nfants, p
ui brille s
insi que

e frère e
e père su
ttire ses
ous sa tr

NTATE POUR LA REUNION DE 1884

—SOLO ET CHŒUR—

fin, i! a brillé le jour de tous nos vœux,
ni sois-tu, grand monarque des cieux,
ui l'envoya si pur des plaines de l'aurore
éunir les enfants au toit qui les adore.

---

ur mille fois heureux, ô jour de vrai bonheur,
Où la jeunesse
Où la vieillesse
Echangent les souhaits du cœur !

De tous les recoins de la terre
Accourez, venez joyeux,
Sous le drapeau du Séminaire,
Célébrer ce jour heureux.

(*Un vieillard*)

nfants, pourquoi ces chants, pourquoi cette allégresse
ui brille sur vos fronts, rayonnants de jeunesse,
insi que du matin les larmes sur la fleur?

(*Un jeune*)

e frère en ce beau jour au frère ouvre son cœur.
e père sur son sein, en ce beau jour de fête,
ttire ses enfants. Et le fils plein d'amour
ous sa tremblante main courbe la tête.

E
ale,
nt-
na-
me
de
este
ont
en
élo-
ha-
es ;
plus
quoi
vo-
ous
sug-
tra-
is il

—DUO ET CHŒUR—

Salut, salut, trop heureux jour !
Salut, salut, brillante aurore !

Tout sourit à nos cœurs joyeux.
Chantons, chantons, oh ! oui chantons encore
Ce jour, présent digne des cieux.

(Le vieillard)

Caché comme le nid, couronné de verdure,
Ce palais embaumé par l'arôme des fleurs
Etait ignoré de nos cœurs.
Notre demeure à nous, c'était une masure.
Un soir, l'Yamaska l'aperçut s'élever
Au cœur de Girouard, sommeillant sur la rive.

—TRIO ET CHŒUR—

Girouard, gloire à toi ! qu'à jamais ton nom vive
Qu'on l'honore en tous lieux, du couchant au leve
Dans vos concerts divins, saints anges,
Dites-nous son bonheur, chantez-lui nos louanges

(Un ancien)

Des prêtres, o vieillards, zélés et vertueux
De ses pas ont suivi le sentier glorieux.
Salut aux deux prélats, que notre jeune ville
A vu longtemps briller sur son siége divin.
Salut maître savant, disciple aimé d'Aquin,
Oui salut ! honneur de notre famille !

(Un jeune)

luons maintenant avec joie et amour
es visiteurs nombreux qui de leur voix naguère
'un semblable bonheur, égayant ce séjour,
élébraient les bienfaits de leur commune mère.

Ce monument solennel,
Souvenir de votre passage,

votre piété rend un sublime hommage.

(Le vieillard et un jeune)

Palais de l'Eternel
Et tombeau du mortel,

u'il chante à Dieu : je suis un sanctuaire ;
u'il pleure aux morts : je suis un cimetière.

CHŒUR

h ! merci de vos dons, généreux bienfaiteurs
A vous l'hommage de nos cœurs.

(Un jeune.)

'aime à finir ces chants où la gaieté pétille
aintenant que l'étoile au firmament scintille;

Douce image du souvenir
ue le voile des ans ne saurait obscurcir.

(Un ancien)

Oui toujours le souvenir
n nous imprimera ces instants de plaisir.

—DUO, les mêmes—

Quand de nouveau ce Séminaire
Appellera ses fils sous ses ailes de mère,

Puissions-nous venir fiers et reconnaissants }
Vous accourerez–tous fiers et reconnaissants }

Lui redire nos vœux en de tendres accents }
Lui redire vos vœux dans vos tendres accents }

Merci, frères, merci des instants d'allégresse,
Que près de vous nos cœurs goûtent avec ivresse

—CHŒUR—

Jour mille fois heureux, ô jour de vrai bonheur !
Où la jeunesse,
Où la vieillesse
Echangent les souhaits du cœur.

30 juin 1884



COMPTE RENDU DE LA FETE

Le 26 juin 1878, au retour de l'église paroissiale, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface prononçait un discours très-éloquent, magnifique démonstration du vieil adage littéraire :

Pectus est quod disertos facit.

Sa Grandeur disait : " Avant de terminer, je me permettrai une suggestion.........

" Nous avons élevé une statue à la mémoire de monsieur Girouard : mais sa dépouille mortelle reste sans le monument qui devait ombrager sa tombe.

Monseigneur ajoutait les noms des directeurs dont les cendres reposaient dans le petit cimetière situé en arrière du collège. " Le séminaire, dit alors l'éloquent orateur, voulait et veut encore élever une chapelle audessus de ces tombes si chères et si vénérées ; mais le défaut de ressources force d'ajourner à plus tard la réalisation de ce pieux désir. C'est pourquoi je prends la liberté, excessive peut être, mais provoquée par votre attachement au séminaire, de vous prier de vouloir bien accueillir favorablement la suggestion de *bâtir la chapelle projetée*.........

" Je sais que les temps sont durs et que nous traversons une crise qui met la gêne partout ; mais il

faut espérer que des jours meilleurs nous sont encore réservés ; et, dans cet espoir, j'ose prier les messieurs du comité qui a si bien organisé cette fête, de se mettre à l'œuvre et de combiner les plans nécessaires au succès de l'entreprise, et nous nous invitons tous mutuellement à venir, *dans dix ans au plus tard*, assister à la consécration de la chapelle de notre beau séminaire."

Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme. Les souscriptions ne se firent pas attendre. Dès l'année suivante, M. Gendreau, procureur du Séminaire, donnait à M. Barbeau, de St Hyacinthe, le contrat pour la construction de la chapelle. Les plans avaient été préparés, gratuitement, par M. Adolphe Lévesque, l'habile architecte de Montréal. Ce monsieur s'imposa de nombreux sacrifices pour la réalisation d'un plan qui honore son talent d'artiste si universellement reconnu.

Les travaux marchèrent rapidement. Bientôt, les travaux de décoration intérieure furent entrepris par M. Rousseau, artiste canadien déjà bien connu. Enfin, au printemps de cette année 1884, il fut décidé que les anciens élèves seraient convoqués à une réunion génerale pendant laquelle se ferait la dédicace de *leur chapelle*.

Voici la circulaire de convocation:

AUX BIENFAITEURS, PROFESSEURS, ELEVES ANCIENS ET NOUVEAUX DU SEMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE

Messieurs et chers confrères,

Je suis heureux d'être chargé par le Président du comité des anciens élèves, et par les Directeurs du Séminaire de St-Hyacinthe, de vous annoncer la joyeuse nouvelle de la prochaine réunion générale, déjà arrêtée en principe lors de notre incomparable fête des 25 et 26 juin 1878. Tous se rappellent le projet et l'engagement alors proposés par notre Vénérable confrère, le bien-aimé Seigneur Taché, Archevêque de St-Boniface, et acceptés si cordialement, de construire aux frais des anciens élèves, et d'offrir en don au Séminaire une Chapelle qui fût un témoignage de gratitude pour les Directeurs vivants, et un monument perpétuel à la mémoire des Directeurs et bienfaiteurs défunts dont les cendres y devront reposer.

La plupart savent les efforts, les démarches, les voyages faits par le Secrétaire-Trésorier, en faveur de cette œuvre. Eh bien ! messieurs, la Chapelle promise touche à sa complète exécution.

Il ne m'appartient pas de juger l'œuvre accomplie, de vanter les beautés du nouveau temple, de louer le talent et le zèle de ceux qui, à divers titres, ont plus directement contribué à son érection et à son achèvement ; j'ose cependant me croire assuré que votre jugement sera favorable, que vous trouverez le monument digne des donateurs et des donataires, digne du sentiment qui l'a inspiré et du but que l'on s'est proposé.

Tout s'apprête pour sa prochaine inauguration. Et, ainsi qu'il fut toujours bien entendu, vous avez plein droit d'être appelés tous et chacun, sans exception, à venir prendre part à cette fête.

J'aurais voulu pouvoir vous communiquer, bien avant ce jour, le fait et la date précise de cette réunion générale. Les circonstances ne l'ont pas permis. Enfin, après mûre délibération et pour le plus grand aise des confrères demeurant aux Etats-Unis et de ceux des professions libérales, on a choisi Mardi le 1 Juillet, jour de la Confédération Canadienne.

Comme à notre première réunion, la fête commencera la veille au soir, Lundi le 30 juin prochain.

Reproduisant, en changeant les dates, ma circulaire du 20 Mai 1878, je vous dirai ; messieurs :

" 1o. A votre arrivée à St-Hyacinthe, le 30 juin " au soir, à moins que l'on ait des parents et des " amis chez qui on désire se retirer, qu'on se rende " au Collége et on y trouvera son billet de logement.

" 2o. Il est dans tous les cas entendu que le diner du 1er juillet se prend au Collège, en communauté."

Quant aux grands traits, surtout quant aux détails de la fête, vû que certains changements sont encore possibles, je m'en tairai, me contentant, suivant mes instructions, de vous dire simplement : Mes bons messieurs et amis, veuillez à l'arrivée du train qui laisse Montréal à 3¼ hrs., P. M., vous rendre tous au Collége, où Monsieur le Supérieur vous offrira publiquement la bienvenue et vous donnera le programme de la fête.

J'ajouterai encore un mot *d'affaire*. Vous comprenez que cette circulaire ne peut contenir l'état finan-

cier de l'œuvre de la Chapelle ; mais, comme c'est convenable et juste, un exposé fidèle et aussi complet qu'il est désirable, vous sera donné par M. le Président du comité.

Ces points réglés, je me hâte de citer les derniers mots de ma circulaire du 12 Novembre 1878. " Et " dans 10 ans, ou plus tard, nous viendrons offrir à " l'*Alma Mater* cette chapelle, magnifique couronne- " ment de nos dons précédents, et, réunis de nouveau " dans un fraternel banquet, nous retrouverons les "*joies* et les *chants* du 26 juin 1878."

Bien qu'il n'y ait que 6 ans d'écoulés, tout est prêt. Venez messieurs et amis. Tous vous êtes conviés. Mon appel, transmis au plus grand nombre par cette circulaire, se lira aussi dans les journaux, se communiquera, se transportera sur les ailes de la renommée. Je suis forcé de procéder à *la vapeur*—nécessairement des oublis regrettables m'échapperont, L'essentiel, messieurs et chers confrères, c'est que la présente invitation vous arrive par une voie ou par une autre. Pour l'occasion, je décide que toutes les voies sont officielles et je désire que chacun se considère comme invité personnellement.

Donc, Messieurs, rendez-vous est donné pour lundi et mardi, 30 juin et 1 juillet 1884. Que tous, sans faute, soient présents à la vraie *Confédération* de tous les Bienfaiteurs, Professeurs et Elèves du Collége de St-Hyacinthe.

J'emprunte mon dernier cri d'appel à ma lettre du 20 mai 1878 ? " Arrivez tous, confrères et amis,sans " distinction d'âge, de rang, de condition ; arrivez du " Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident : l'*Alma Mater* attend tous ses enfants."

Pour le Comité et pour le Séminaire,
A. DUMESNIL, Ptre.
Secrétaire.

Séminaire de St-Hyacinthe, 12 Mai. 1884.

Le 30 juin donc, de tous les points du Canada et des Etats-Unis, arrivaient à Saint-Hyacinthe de nombreuses *bandes d'anciens*. Ils furent accueillis à la gare du Grand-Tronc par la communauté des *jeunes*, ayant à leur tête les professeurs, les régents et les directeurs du Séminaire. La fanfare du Séminaire et celle de la Société Philharmonique saluèrent les visiteurs de leurs plus joyeux accords pendant que les connaissances se renouaient, que les poignées de mains se distribuaient et que les rangs se formaient.

En route pour le Séminaire. La chaleur est intense ; mais on a hâte de revoir le toit hospitalier. Une foule nombreuse de citoyens de Saint-Hyacinthe sont là et accompagnent les voyageurs jusqu'au seuil de la maison.

Là, M. le Supérieur du Séminaire les attend : " Soyez les bienvenus, messieurs et chers confrères, leur dit-il : le temps n'est pas aux longs discours. Je vous dirai seulement : entrez, vous êtes chez vous. Je ne puis autrement vous exprimer la joie que cause votre présence ici qu'en vous disant bien haut, de tout cœur : entrez, vous êtes chez vous.

" Puisque vous redevenez les citoyens de notre petit monde collégial, vous comprendrez facilement, plus facilement même qu'autrefois, qu'il faut un règlement. Le voici pour ce soir.

" 1. Nous allons entrer dans la nouvelle chapelle érigée par vous. Ce temple vous avez voulu qu'il soit à l'avenir un *mémorial* de ceux qui furent ici vos maîtres et vos amis. Il ne paraîtra donc pas hors de propos que la première cérémonie qui s'y fera soit une prière pour nos chers défunts. Nous allons donc, avant même la dédicace, chanter un *libera* lequel sera précédé d'un discours de circonstance.

" 2. Après cette cérémonie, récréation et souper. Je sais qu'un grand nombre d'entre-vous sont invités en ville. Ceux qui voudront bien rester ici trouveront la *table mise* et n'auront qu'à s'y asseoir comme autrefois. Vous êtes chez vous.

" 3. Après souper, récréation jusqu'à 8½. Puis, réunion à la grande salle de récréation.

" 4. Après la séance, récréation, coucher, sommeil. On n'ose pas trop faire de l'article du *grand silence* un cas de conscience rigoureux. Mais enfin, le sommeil est une excellente chose......

" 5. Demain, quand vous entendrez dans les rues de la ville, les joyeux sons de la fanfare philharmonique, vous jugerez que c'est le signal de la réunion pour la bénédiction de l'orgue et de la chapelle, puis la grand'messe.

" Maintenant, messieurs et chers confrères, si vous le voulez bien, nous entrerons."

La chapelle fut en un instant remplie. L'impression produite par l'aspect du nouveau templeest très-favorable. " Ce nouveau temple,dit le *Courrier de St-Hyacinthe*, est à peine achevé et est déjà cependant d'une grande beauté. Elle est située, dit l'ami *Travailleur*, à la place du petit cimetière, et le *pont couvert* d'autrefois est une très-belle arcade en pierre, avec portes au milieu pour entrer dans la chapelle et le parterre qui forme le carré intérieur.

" La chapelle est digne du plan général de la maison ; or, il est reconnu que le Collége de Saint-Hyacinthe est un des plus beaux édifices du Canda, par son site, ses proportions colossales, ses alentours si admirables."

Nous n'entreprendrons pas la description de la chapelle. Ceux qui étaient présents nous en dispen-

seront facilement ; les absents viendront voir le nouveau temple pour expier leur absence de la fête.

Ce soir là le catafalque faisait penser à ceux qui, du haut du ciel, regardaient en ce moment avec bonheur la scène touchante qni se déroulait dans ce lieu désormais dédié au service de Dieu et dont ils avaient jadis appelé avec ardeur, et peut-être préparé l'érection.

Les honorables sénateurs R. Masson et Armand, les juges Sicotte, Papineau, Bourgeois et Mathieu étaient au premier rang, entourés d'une foule brillante de laïcs et d'ecclésiastiques représentant toutes les professions, les différents ordres de la hiérarchie sociale. Dans le sanctuaire avaient pris place Nos Seigneurs L. Z. Moreau, Evêque de Saint-Hyacinthe, et E. C. Fabre, Evêque de Montréal, entourés d'un nombreux clergé.

Messire O'Donell, Chanoine titulaire de la Cathédrale, et curé de Saint-Denis, monta en chaire et prononça le discours suivant.

DISCOURS DE M. O'DONNELL

Laudemus viros gloriosos parentes nostros in generatione sua.

Louons ces hommes glorieux, qui furent nos pères et dont nous sommes la race. Livre de l'Ecclésiastique C. 44.

Messeigneurs, Messieurs et Bien-aimés Confrères,

Ces paroles expliquent le motif de notre réunion ici aujourd'hui. Une même pensée, un même sentiment nous ont enlevés à nos occupations et nous ont rappelés, encore une fois, sous ce toit aimé : Faire revivre la mémoire de ces bienfaiteurs qui nous ont transmis les fruits de leurs généreux efforts et de leurs pénibles travaux, honorer par un religieux et reconnaissant souvenir les noms de ceux dont les sacrifices sont devenus notre héritage.

Il était convenable d'inaugurer cette chapelle par un acte, où la foi ennoblit l'hommage solennel de notre filial attachement aux fondateurs de cette Institution.

Ce n'est pas que leur mémoire fût dans l'oubli. Placée sous la garde d'une religion, dont le plus auguste mystère est le souvenir, tous les jours renouvelé, de l'amour de Dieu, elle ne pouvait périr. Ce que Dieu garde ne périt pas. Un soin constant entoure d'honneur et de vénération les restes de ceux que nous avons aimés et regrettés.

Mais le moment n'était pas arrivé où ils pussent, dans une église commémorative de leur vie et de leur œuvre, recevoir, des mains fidèles, les honneurs d'un tombeau glorieux. C'est une heure de bien douce

jouissance pour les prêtres de cette maison. Sans doute le culte du souvenir, le respect des traditions, onéreuses autant qu'honorables, s'est maintenu dans tous les actes où le Séminaire de St Hyacinthe a eu à se rappeler la mémoire de ceux qui l'ont fondé.

Aujourd'hui la famille s'est agrandie. Si c'est un souverain baume pour l'âme de partager ses joies et ses peines avec ses amis, on comprendra les sentiments de nos anciens maîtres, réunis auprès de ce monument funèbre avec leurs élèves d'autrefois, à qui la mémoire du cœur n'a pas fait défaut, Groupés autour de ces cercueils, ils forment ce triple lien que rien ne peut rompre, cette union des cœurs, plus forte que la mort.

A cette joie intime s'ajoute un sentiment de légitime orgueil. On s'était dit : " Les affaires prennent toute la vie, laissent peu de loisirs. Ils sont rares les hommes qui ont acquis un droit au repos. Comment trouver le temps de savourer les douceurs de ces épanchements de l'amitié" ? Ah Mère ! *Alma Mater !* et *Mater Amabilis !* votre instinct ne vous a pas trompée ! *Leva in circuitu oculos tuos......filii tui de longe venient.* Ni la distance ni les occupations n'ont barré le chemin ouvert à l'amour de tes fils. Ils sont fidèles au rendez-vous donné il y a six ans ! —Croyez-moi, ils avaient hâte de se retrouver encore une fois dans leur collége : de revivre, avec une pensée, plus sévère, il est vrai, les jours du 25 et 26 juin 1878—de se redire, les uns aux autres : *In domum Domini ibimus—Ad Deum qui lætificat juventutem meam.*—Oui ! la joie de ma jeunesse retrouvée. Qui ne s'en souvient ! Nous étions dans nos fêtes d'écoliers, au berceau de notre vie intellectuelle. Nous avions remonté le courant et nous nous retrouvions

encore les élèves joyeux et insouciants des jours, hélas ! disparus à jamais.

Un vague sentiment d'inquiétude nous gagnait. N'y aura-t-il pas un témoignage permanent de notre passage sous ce toit ? Les Juifs, en traversant le Jourdain, élevèrent un Autel en mémoire de leur pèlerinage dans le désert. Ces agapes chrétiennes, la statue du vénérable fondateur de cette maison, se chargeaient de transmettre le souvenir de ces beaux jours. Mais il fallait un monument d'un caractère plus sacré, où malgré la séparation il nous sera donné de nous retrouver, en nous réunissant par la foi, dans un sanctuaire élevé comme le couronnement de ces fêtes, et le complément de cette Institution. Notre vénéré confrère, l'illustre Archevêque de St-Boniface, parle. Il nous avait compris, saisis, et attachés à sa parole. La poésie et l'éloquence donnent un magnifique relief aux cris d'un cœur laissant éclater, en accents pénétrants, son amour pour cette maison. Il veut un monument digne de cet amour, de notre reconnaissance, de ce Séminaire, de nos vœux pour sa gloire et sa prospérité.—Des acclamations enthousiastes lui apprirent qu'il avait donné une voix à toutes les pensées. Avec une générosité, égale aux sacrifices pour les réaliser, les messieurs du collége ont construit cette église, si belle dans la pureté de son style, et la richesse artistique de ses décorations.

Le cœur du vénérable et saint missionnaire se réjouirait aujourd'hui s'il pouvait la contempler—ses yeux se rattacheraient avec attendrissement sur ces murs où sont peints les souvenirs religieux de sa vie d'écolier. Il trouverait écrites sur la toile les pensées qui l'ont fait trembler, qui ont brisé son âme, qui l'ont envoyé, comme Abraham, de la maison de son

père au désert. *Exïit nesciens quo iret.* Le jour où il nous proposait cette chapelle, la fête n'était pas complète. Il le sentait. Il voulait préparer celle-ci. Nous étions réunis en grand nombre. Mais il en manquait et des meilleurs. Nous sommes allés les chercher, et les voici avec nous, et devant nous. Salut ! nos pères, nos maîtres, nos amis ! Vénérable fondateur du Séminaire de St-Hyacinthe, revenez prendre possession de votre œuvre maintenant complète ! Professeur toujours aimé, notre maître, vous voici de nouveau au milieu de vos élèves ! Vous avez désiré ce jour, vous le voyez. Vous en jouissez. La pensée de votre vie est réalisée. Votre collége est vraiment aujourd'hui le *sedes sapientiæ* et le *Tabernaculum Dei cum hominibus.* Dans ce solennel hommage de leur respect, vos élèves, vos enfants, se donnent autour de votre cercueil la main de la fraternité, et déposent sur votre cœur ce que vous avez le plus aimé : l'affection du leur. Un jour vous avez dit : " Certains astres acquièrent une nouvelle splendeur en entrant dans l'orbite des grandes constellations." Les hommes modestes et laborieux, réunis avec vous, dans ce témoignage de notre reconnaissance, ont été heureux de faire partie de ce groupe auquel vous donniez un si vif éclat. La vie de chacun a eu ses mérites, mais le travail en commun a tressé cette couronne, qu'aujourd'hui nous déposons, avec notre affection fraternelle et filiale sur vos tombes honorables et chéries, *Laudemus viros gloriosos, parentes nostros in generatione suâ.*

Rien ne peut venir de Dieu qui ne porte le cachet de son origine. Tout être peut dire : *Signatum est super nos lumen vultus tui.*

S'il y a une hiérarchie, dans les espèces, le nombre,

les proportions, il y en a aussi une dans l'ordre et dans les qualités des choses. Point d'intermittence, ni d'interruption dans cette merveilleuse coordonnance de vie, depuis le grain de poussière jusqu'aux instincts presqu'intelligents de l'animal, et de cette vie inférieure à la vie des esprits célestes placés près de la divine source de toute existence. Ainsi il y a une double hiérarchie ; naturelle et surnaturelle—des choses et des personnes. La consécration d'une âme la dédie à Dieu plus qu'un temple ;—celle d'un objet l'enlève à tout usage profane ; cette consécration, ajoute au principe naturel, une force, de sa nature, impérissable. L'objet qui en est revêtu ne la perd que par sa destruction substantielle. Il y a dans les choses ainsi sanctifiées par les rites sacrés, et la volonté de Dieu, une vertu qui leur donne une mission surnaturelle. Les objets matériels deviennent les canaux de la grâce divine. Les sociétés, quelles qu'elles soient, unies à ce principe, ont un mouvement de grandeur et de force qui les conserve dans les épreuves, et les fortifie dans les défaites ; se retrempant à cette source qui ne s'épuise pas, à cette vie qui ne défaille pas, elles peuvent dire : *Renovabitur ut aquilae juventus mea.* Ce qui est vrai des objets consacrés par les prières de l'Eglise s'étend et s'adresse aussi à ces communautés, confiées, dès leur berceau, à l'amour vigilant de cette mère immortelle, à qui elles doivent l'existence. Les grands corps enseignants ont leur moment de lassitude, subissent l'influence des circonstances et des milieux où ils existent. Mais ceux qui se rappellent leur origine papale et catholique, qui suivent le sillon tracé par la barque de Pierre ne redoutent ni la rouille du temps, ni la main des voleurs.

Nous voici dans une de ces Institutions, où avec les bénédictions de l'Eglise est entrée une nouvelle effusion de l'esprit de Dieu, dirigée par les enfants de la lumière, confiée aux fils de l'obéissance. C'est parcequ'elle a été fidèle à sa mission qu'elle reçoit aujourd'hui, une triple consécration : celle de Dieu, celle de ses services, et celle de notre affection. Elle nous a donné la vie de l'intelligence.

Il y a une triple source de vie. L'homme complet, dans la possession de sa plénitude remonterait à la perfection primitive qu'il entrevoit comme les sommets glorieux des hauteurs qu'il n'atteindra jamais

Ces principes sont pourtant réunis en lui, quoiqu'affaiblis, comme les rayons du soleil passant à travers les nuages. Il y a la vie physique, intellectuelle et spirituelle. La vertu et l'intelligence peuvent être unies. De fait elles sont souvent séparées. C'est notre malheur. Toutes deux s'appuient sur la vie physique, leur support commun et la racine de leur épanouissement. Forces génératrices, grâce, lumière, sont trois fleuves sortant du Paradis perdu, pour se répandre sur la terre ; sources de tout ce qui a la vie, le mouvement et l'être. La première organise physiquement le corps corruptible, la seconde régénère l'homme, et la troisième donne à l'intelligence la culture qui en fait l'excellence, comme la santé, celle du corps, et la vertu, celle de l'âme. Ces trois causes ont le même principe : Dieu Créateur—Dieu Sauveur—Dieu illuminateur. Pour répandre la vie corporelle, Dieu emploie les forces de la nature. Il se sert d'instruments pour donner la vie spirituelle, et d'agents pour communiquer celle de l'intelligence.

Les hommes appelés à la grande mission de régénérer et de cultiver l'âme sont tenus de se mettre en

relations avec sa source divine. *Deus scientiarum.* Les deux se tiennent, et ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer. Cette vérité sera mise sous nos yeux par la cérémonie à laquelle nous assisterons demain matin. Nous ne comprendrions pas ce sacerdoce intellectuel, sans mission, cette consécration des facultés humaines à leur plus redoutable exercice, sans la direction et la seule autorité à laquelle toute intelligence doit soumission. Voilà pourquoi nous voyons la croix dominer le sanctuaire des lettres, comme elle domine les tours des cathédrales, et les clochers de nos églises.

Je ne veux pas parler des rapports entre la raison et Dieu,—la science et la foi, indiqués par ce symbole *crux dogmatica ;* mais l'esprit se plaît à saisir l'accord religieux, social, intellectuel entre le sanctuaire de la foi et celui des sciences. Le père de famille arrivant en face d'un collége se rassure à la vue de la croix qui en couronne la coupole. Il a entendu dire que le séminaire est le vestibule de l'Eglise ; que la science et la foi sont sœurs,—qu'elles marchent unies et s'épanouissent ic., dans un enseignement autorisé—que la vertu et la vérité sont les deux rayons d'une même lumière.

Aussi l'origine de nos maisons d'éducation remonte-t-elle aux premiers établissements de la religion dans le pays. Alors, comme toujours, l'Eglise et l'Ecole se fondent en même temps, et souvent le même toit couvre les deux. Et, certes, ce n'est pas la première fois que la science est venue demander un abri à l'autel contre la pauvreté, le délaissement, ou la main brutale du préjugé ignorant.

C'est l'histoire des lettres depuis 15 siècles. Une grande partie de l'Europe échappe à l'Eglise. Dieu

lui donne un monde nouveau. Le premier étendard, planté sur le sol canadien, fut la croix—et son premier salut, les baisers purs et embaumés des brises de la nouvelle France. C'est au nom de la foi catholique que l'on prit possession du Canada. Dès ce moment un double foyer de vie se fixe au milieu de la jeune colonie. Voyez ces hommes appelés à rajeunir le sang chrétien, à enrayer le mouvement de la révolte en Europe contre l'autorité de Dieu. Les Jésuites fondent le premier collége canadien. Ils sont martyrs, ils sont missionnaires, mais ils sont aussi les premiers savants du monde. Quand le calumet sauvage a brûlé les doigts de l'apôtre, sa main infirme compose des livres pour l'instruction de ses bourreaux. Ils implantent la foi, et pour la conserver l'appuient sur la science.

Regardez cet homme de grande famille française ! Il est chargé d'organiser une nouvelle Eglise,—de présider, le premier, à son gouvernement spirituel. Savez-vous le rêve caressé de sa vie ? Sans doute il veut que la royauté de Jésus-Christ s'étende du Golfe St Laurent au Pacifique, mais aussi il veut que l'enseignement de la vérité sorte de ce Séminaire placé comme le phare lumineux du Nouveau-Monde, sur le rocher de Québec. La maison de Montmorency a l'honneur de se rattacher aux origines de la foi dans les Gaules. Elle reçut de Saint-Denis, le savant, la connaissance de la religion, qu'un de ses membres devait 15 siècles plus tard donner aux peuplades idolâtres du continent américain. Un caractère providentiel est le cachet spécial des premières fondations de la Colonie.

A Paris, le vénérable supérieur de St Sulpice reçut directement du Ciel connaissance des desseins de

Dieu pour l'établissement d'une maison d'éducation religieuse dans Ville-Marie. La magnifique institution, élevée à la gloire des lettres sacrées et profanes, l'ornement de Montréal, est le legs royal laissé au Canada par la prévoyante initiative du vénérable M. Olier.

Transplanté sur cette terre vierge, l'arbre de la science n'a pas perdu sa sève vivante. Nourri par un dévoument sans réserve, un zèle infatigable, il pousse des rejetons portant toujours le caractère du tronc vigoureux d'où ils sont sortis. Comme des germes de vie, transportés à travers les airs, des semences, détachées de ces centres féconds, sont allées prendre racine à Nicolet, Ste Anne, Ste Thérèse, l'Assomption, sur toute l'étendue du pays.—St-Hyacinthe n'est pas le moindre fruit d'une providence si bienveillante envers notre pays. Il suffit d'une phrase pour rappeler tous ces noms. Dieu seul sait ce qu'il a fallu de travail, pour élever les murs de ces édifices, où chaque pierre était arrosée de la sueur, et quelquefois placée par la main du fondateur ! Quand on me parle de patriotisme, je regarde nos colléges canadiens. Je me dis : Voilà les œuvres des vrais amis de leur pays !—Voilà nos trésors ! Mieux que moi vous le savez, messieurs, sans cette chaîne de nos colléges, opposée comme une barrière nationale aux empiètements astucieux des ennemis exigeants que que la victoire avait rendus cruels, nous aurions, aujourd'hui, à pleurer sur les ruines de notre langue et peut-être de notre foi. Le Canadien n'est Canadien que par sa langue, sa foi, et ses lois. Comme le feu du sacrifice conservé pendant la captivité, l'amour du pays brûla vif et toujours pur dans les murs de nos colléges, devenus les boulevards de nos droits et les foyers de notre vie nationale et religieuse.

Un petit peuple vaincu, entouré de nations hostiles —menacé dans son existence—se presse autour de ses autels—prend la main de ses prêtres—leur confie ses enfants—et le voilà, aujourd'hui au lendemain de ses fêtes triomphales, portant haut et ferme le drapeau, pur et intact, de l'honneur national, sa langue conservée—sa religion respectée.

Il est beau et touchant l'amour de son pays. Il vient du Ciel et doit se reporter à son origine. Le Sauveur pleura sur les ruines de sa patrie. Le patriarche mourant ordonna aux enfants d'Israël d'emporter ses ossements de la terre étrangère et de les placer avec ses ancêtres, dans le tombeau de ses pères.

Mais il y a une patrie plus grande que la terre de notre naissance : c'est celle de la foi dans ce monde ; l'éternelle patrie dans l'autre. Les fondateurs de nos maisons d'éducation aimaient la prospérité de leur pays ; mais, son salut par la foi, mais l'avenir des âmes, c'était là, surtout, le but de leurs sacrifices.

Dispersés dans d'immenses paroisses, les curés de campagne gémissaient sur les privations spirituelles et intellectuelles de leurs troupeaux. Ils voyaient avec douleur les populations grandissantes, éloignées des centres d'éducation, condamnées, à de rares exceptions, à ne jamais connaître les jouissances de l'instruction. Les paroisses augmentaient et les pasteurs manquaient. Les fatigues de la mission, trop abondante pour leur forces, les épuisaient. Il fallait donc augmenter le nombre des maisons d'éducation. Mais où trouver des ressources pour des entreprises si coûteuses ? Ah ! c'est toujours l'histoire répétée de la foi, victorieuse de tous les calculs humains ! C'est impossible. Dieu le veut ! Vous ne réussirez pas et vous mourrez découragé. Quand même... Si

le grain de froment ne meurt en terre il reste stérile.. " Je bâtirai de mes mains, et les pierres de ce collége, cimentées de mes sueurs, vivront."

Le Vénérable Monsieur Girouard avait passé l'âge où l'enthousiasme supplée aux forces, mais il avait un autre enthousiasme que les glaces de l'âge n'atteignent pas : les saintes audaces du zèle. Un soir il descendait, seul et fatigué, le cours du Yamaska. Il revenait des extrémités de sa vaste paroisse ; son ministère l'exposait à des courses lointaines. Dans le silence de la nuit, il lève les yeux au ciel. Le firmament étincelait de ses constellations dispersées sur toute la voûte étoilée. Dans chaque groupe un astre plus éclatant lui paraissait le centre d'autres moins brillants ; mais, dans un mouvement régulier et harmonieux, tous accomplissaient leurs évolutions autour de la boussole du monde, l'étoile polaire. Il pensait à toutes les paroisses dispersées sans astre central pour les éclairer ; ne pouvant se grouper pour former une constellation nouvelle dans le firmament de l'Eglise de son pays : sans doute une inspiration divine est descendue avec cette pensée du ciel où elle est allée la chercher. Il s'est dit : " St Hyacinthe aura son collége !...... mon repos, mes économies, ma vie, je donne tout." Mes frères, la profession religieuse est regardée comme un sacrifice complet et parfait, parceque le religieux immole tout sur l'autel : arbre et fruits. Dans cet holocauste il ne doit pas y avoir de rapine. Celui de ce vieux curé est aussi complet, et plus héroïque. Tous les jours il faudra le renouveler, et porter, sur ses vieilles épaules surchargées, ce cher fardeau. Tous les jours des privations, des sacrifices !...non pas d'argent, il n'en gardait pas—ni de fatigues—il ne se reposait pas—mais cette œuvre prenait toute son âme.

Quand Dieu veut accomplir le sacrifice par excellence, Il prend une matière ordinaire : le blé. Avec ce froment Il fait l'hostie qu'Il change en sa propre substance. Dieu prend ce pur froment du sacrifice : l'âme de ce prêtre. Il en fait une hostie. Il la transforme. Il lui communique les qualités d'un sacrement et les vertus de son Dieu. Ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. Et voilà pourquoi son sacrifice est noble et son œuvre durable. La nation française est sortie, dit-on, des mains des évêques, comme la ruche du travail des abeilles. L'honneur d'avoir doté ce pays de ses maisons d'éducation appartient, (je le dis à ma confusion personnelle, mais à la gloire de mon ordre,) aux curés de campagne. Avant de mourir, M. Girouard vit son œuvre prospère, bénie de Dieu, protégée et aimée par son évêque, accueillie et soutenue par la confiance qu'inspire partout le dévouement, l'immolation de tous les instants, et de toutes les forces aux meilleurs intérêts de Dieu et de son pays. Il pouvait se reposer, sa journée était faite.........Il était de ces ouvriers qui vont au travail dès le matin, et continuent leur labeur jusqu'au soir. *Exibit homo ad opus suum et ad operationem suam usque ad vesperum.*

Préparé à cette vocation par les fatigues du missionnaire, pour lui, vivre c'était travailler. Dire que les épreuves lui ont manqué, que ses travaux n'ont pas porté l'empreinte de ce sceau divin, serait leur enlever la suprême consécration des œuvres de Dieu. Ce cachet leur fut appliqué. Cette fondation a été éprouvée. Se retournant, aujourd'hui, avec complaisance, vers un passé honorable, elle peut dire : *Et omne opus electum justificabitur.* Le vieillard allait disparaître. A qui va-t-il confier les fruits de ses la-

beurs, ses espérances saintement ambitieuses ? Il y avait alors à St-Hyacinthe deux jeunes ecclésiastiques. Sur l'un d'eux, souvent, s'était reposé le regard du vénérable pasteur. Enfant de sa paroisse, il avait suivi les progrès d'une vocation manifestée presqu'au berceau. Le jeune Samuel s'était de bonne heure initié aux vertus du sanctuaire ; et le vieux prêtre, à qui Dieu, peut-être, avait laissé entrevoir la longue, sainte et noble carrière du pieux lévite, s'appuyait déjà sur lui. Il se plaisait à lui faire part des fruits, quelquefois de sa table, mais surtout des vertus dont le reflet couronnait la tête du saint curé. Aujourd'hui, après un demi siècle de service, sans réserve, de sa personne, de ses talents, à cette œuvre qui a eu les premiers et les derniers travaux de sa vie ; après avoir rattaché les derniers anneaux de cette chaîne à l'autel, où s'était rivé le premier il y a 52 ans, il nous serait doux, pour notre honneur et notre instruction, de nous arrêter un instant en admiration devant le modèle achevé des vertus sacerdotales......... Mais les sacrifices qui ont toujours cherché l'oubli s'indigneraient, et je perdrais l'estime de celui que j'ai appris à vénérer dès ma jeunesse. L'autre arrivait de Nicolet.

Déjà le jeune philosophe s'était lancé pour son compte dans le champ des spéculations les plus abstraites de la métaphysique. Esprit large et vif, il saisissait par un regard d'intuition et un travail d'assimilation prodigieuse ce que les sciences sacrées et profanes avaient de plus ardu ; comme l'arbre absorbe en même temps la rosée du ciel et le suc de la terre. Il se jetait dans l'étude, et se remplissait de ses trésors, comme l'éponge plongée dans la mer, ou le bassin où se versent les ruisseaux des montagnes. Il planait dans les hauteurs. Sa parole

simple et claire faisait part aux esprits les plus faibles des richesses du sien. Professeur unique, il réunissait dans son enseignement ce double caractère d'autorité et d'affection mis par Dieu dans le cœur du père et de la mère. Il aimait ses élèves et je n'ai pas besoin de dire qu'il en était aimé. C'était une fête pour nous de revoir M. Desaulniers, soit ici, ou lorsqu'il nous faisait l'honneur de ramener la gaîté du Collége sous le toit de nos presbytères.

Doué d'un esprit admirablement équilibré, ses facultés s'appliquaient avec une égale aptitude aux sciences naturelles aussi bien qu'aux problèmes les plus élevés de l'ordre intellectuel.

Trois pensées le préoccupaient. D'abord s'approprier les sciences physiques, chimiques et mathématiques pour donner à ses élèves un enseignement qui un jour attirerait l'approbation d'hommes compétents comme son Excellence Lord Elgin ; restituer à St-Thomas la place que sa méthode et ses idées doivent occuper dans l'enseignement de la philosophie. Le premier il mit en honneur dans les classes la doctrine métaphysique de l'ange de l'école. Esprit pénétrant, il comprit trop bien les aspirations et les aberrations de son temps pour ne pas offrir le Docteur Angélique comme le meilleur guide de la raison humaine et la plus solide défense de la vérité révélée.

Faire du Séminaire de St-Hyacinthe un établissement digne de sa mission, un honneur pour les lettres et la gloire du Diocèse, c'était son ambition. Le Collége, ce mot résume toute sa vie. Il en avait préparé les plans ; travaillé à sa construction ; obtenu du gouvernement un aide généreux ; cherché à lui donner un avenir assuré dans des dotations que l'amitié autant que la reconnaissance envers cette maison lui avait procurées.

Il est mort sans voir réaliser toute sa pensée comme il la voulait et comme nous la voyons aujourd'hui. D'ailleurs il n'y a qu'Un qui a commencé, travaillé et complété son œuvre. Il est bon d'avoir à faire en mourant un sacrifice, pour ne pas oublier que nous sommes des ouvriers soumis à l'appel du Maître. Son œuvre, laissée inachevée est reprise par ses amis et confrères. Elle se présente en ce moment comme un monument élevé à la mémoire des morts, à l'honneur des vivants et à la gloire de Dieu.

On a dit : Peu de philosophie éloigne de Dieu, beaucoup de philosophie ramène à Dieu. Loin de nuire à la foi du prêtre, les études du savant et les recherches du philosophe lui donnaient un éclat plus vif, l'étoile de la philosophie recevant son meilleur lustre de l'Etoile de Bethléem.

Trop grand pour ignorer la divine sagesse de ces paroles : " Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu", il sut allier à une simplicité charmante les élévations les plus clairvoyantes de la Foi, Je me rappelle le dernier jour de sa vie. Je lui parlais des services que l'Eglise attendait encore de son dévouement. Non, dit-il, mon temps est arrivé. Il vaut mieux pour moi mourir à présent. Et le Socrate chrétien parlait de la mort avec le calme d'un homme qui va changer de demeure. Nommer l'Eglise, c'était toucher la corde la plus vibrante de son âme. On se rappelle encore ce magnifique mouvement d'éloquence où il flétrissait le guet-apens de Castelfidardo. Pour la défendre, cette Eglise, et ramener de pauvres compatriotes égarés par la voix d'un apostat, il va trouver chez lui cet homme doublement ennemi de Dieu et de ses frères. Il eut la consolation de voir sa missin cou-

ronnée d'un succès qu'on devait attendre d'ailleurs d'un tel esprit en lutte avec l'erreur. Dans une démonstration imposante, il reçoit de l'Evêque de Chicago un témoignage honorable et consolant à son cœur de Prêtre. Il revient avec le titre de marteau de l'hérésie.

Dans une sphère moins brillante, Monsieur Dufresne exerçait sa douce mission de Père des âmes. Qui ne se souvient des pieuses industries d'un zèle qui poursuivait, même dans le monde et au milieu des affaires, les hommes qui lui en gardent encore un souvenir reeonnaissant. Ce qu'il ne gagnait pas par l'onction de sa parole, il l'obtenait par la voix de ses pleurs ; et la réponse à sa prière est allée souvent à l'âme endormie pour la ramener à la vigueur des pratiques de la Religion.

Non, son zèle ne s'arrêtait pas au seuil du Collége. L'élève qui en était l'objet et qui quelquefois ne répondait pas à l'ardeur de sa piété, lui restait comme un fardeau d'amour. Son cœur saignait et sa prière veillait. Les larmes et les prières furent ses armes et devinrent souvent sa consolation et le bonheur de ceux qui lui revenaient. *Ozanam* disait un jour à de jeunes incrédules : Messieurs, nous mourons à votre service. Ce pieux prêtre tint à son enseignement tant que ses pas chancelants purent le porter à la tribune de sa classe. Après avoir donné toute ses forces, il donna encore à l'œuvre qu'il aimait ses dernières prières, et les exemples d'une piété héroïque jusqu'au dernier moment.

Plus jeune que lui il a vu se placer à ses côtés un homme épuisé avant le temps par le labeur de l'enseignement. Ame dévorée par la soif de savoir et de communiquer, son amour du travail lui a ouvert une

tombe prématurée. Au révérend monsieur Gendron on peut appliquer, dans un sens tout chrétien, ces paroles d'un ancien : *L'âme est un hôte ruineur pour le corps.* Professeur pratique, actif et intelligent, le seul repos qu'il connut fut ses longues stations au pied des autels. Marchant rapidement dans la voie des sacrifices, il forçait sa santé quand déjà la maladie arrivée aux sources de la vie, ne laissait que l'énergie d'une volontée brisée par la mort seule. C'est bien de ce prêtre infatigable qu'il est vrai de dire : *Pingebat actibus paginam quam legisset.*

Les portes du tombeau étaient à peine fermées sur les vertus cachées de M. Gendron quand elles se sont rouvertes devant un autre membre de cette maison. Encore tout jeune, M. Lecomte s'était identifié avec la pensée de M. Desaulniers. Il lui avait consacré son talent et sa jeunesse.

Comme professeur, des succès remarquables avaient couronné son enseignement, quand à la voix de l'obéissance il laisse sa classe et accepte la charge ingrate et toujours tracassière de Procureur. Ses confrères se reposaient sur lui en toute confiance. Ils espéraient jouir pendant de longues années des services dont ils appréciaient l'intelligence et le dévouement.

Il contracta, dans un acte de charité, la maladie dont il est mort. Et vous, fleurs cueillies aux premières heures du jour ! jeunes élèves partis de cette maison pour celle de votre éternité, ainsi que des enfants pris au berceau dans les bras de leur mère ; et vous aussi, généreux Bienfaiteurs et Prêtres vénérables, revenus dormir votre dernier sommeil aux lieux où vous avez reçu vos meilleures joies, recevez de la part de ceux qui furent vos amis, l'hommage de notre

affection et le témoignage d'une reconnaissance si justement méritée.

Messieurs, voilà l'œuvre et voilà les hommes. Dieu prépare la matière du sacrifice et sa main va chercher ceux qui doivent rompre ce pain sans levain de la vérité et de la vertu. La Religion doit à ces hommes, plus pauvres que des moines, plus stables que des religieux, l'honneur d'avoir ajouté à la beauté du caractère sacerdotal.

Je n'ai pas besoin de vous dire à quelles mains la patrie en deuil, dans ses jours d'infortune, confia ses meilleurs trésors : la Foi et la Langue française. L'exemple d'autres pays, dépouillés de ce premier lien social d'un peuple, avait appris aux vainqueurs que bannir la langue, c'était défranciser la nation. Nos colléges ont déjoué ce plan. Ils ont développé le caractère national et retrempé le caractère religieux aux sources du plus pur dévouement.

Ils lui ont imprimé un cachet de délicatesse, de fidélité, de généreuse hospitalité admiré des étrangers comme la marque d'une éducation d'un peuple de gentilshommes. Ils ont fait une religion de l'intégrité publique et politique. Nos plus grands citoyens sont passés par toutes les tentations du pouvoir les mains vides et pures. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*, est un proverbe canadien. Grâce à eux un petit peuple abandonné et découragé, il y a un siècle, maintient aujourd'hui l'équilibre dans les forces de la Confédération. Langue, mœurs, caractère, vie nationale, voilà les fruits, les conquêtes de ces institutions élevées par la foi et le patriotisme, comme une digue aux flots envahisseurs d'une domination étrangère.

Croyez-vous que les 70,000 habitants du Canada,

au moment de la conquête, seraient à présent une nation presque indépendante, avec sa hiérarchie ecclésiastique et civile, sans nos Colléges !

Ces ancres de salut ont tenu le vaisseau de ses destinées ferme sur ses amarres au milieu des tempêtes, et le montrent à présent se balançant royalement dans la sécurité du port, capable de nouveaux périls sous les mêmes auspices et avec les mêmes secours. Ce qu'ils ont été dans le passé, ils le seront dans l'avenir. L'instrument vieillit, change. Mais ce qui ne vieillit pas, ne change pas, c'est la source sacrée où toute œuvre utile doit aller puiser la garantie de sa durée.

Leur mission est toujours la même, et aussi nécessaire aujourd'hui que jamais. Sentinelles vigilantes, ils doivent garder les fruits de leurs labeurs, agrandir le domaine de la vérité, arracher à l'ignorance des victimes souvent volontaires. Dans ce travail ils ont besoin de se sentir encouragés par les sympathies de leur pays. Il leur faut la conviction pratique des âmes, le concours des cœurs, un appui efficace, persévérant. Qu'ils sentent la main fraternelle soutenant leurs efforts dans une lutte où la victoire est un bien commun, et où la défaite serait une calamité publique. Donc, point d'amoindrissement. J'allais dire : Point de compromis.

La garantie de leurs travaux futurs, c'est la vocation surnaturelle de ceux qui les dirigent. C'est l'Eglise. C'est l'Eglise de laquelle ils ont reçu leur mission, qui leur dit : *Sicut palmes non potest ferre fructum a semet ipso...sic nec vos. Si quis in me non manscrit, mittetur foras... et arescet.* Eh ! bien, savez-vous ce qui ébranlerait ces pierres angulaires de notre édifice national et religieux ? Sera-ce parce qu'il y

aura plus de fabriques, plus d'entreprises industrielles, plus de grands points centralisateurs ? Non, on ne craint ni l'industrie, ni le commerce, ni aucun vrai progrès.

Permettez-moi de vous le dire. Il y a un acte qui est la morsure mortelle du cœur : le " *Lamma sabacthani*" du sacrifice méconnu, c'est l'ingratitude. La mère a oublié ses nuits de veille et ses jours d'angoisse. Le soldat est au retour couvert de glorieux haillons. Mais si l'enfant a jeté un regard ingrat sur sa mère, si au lieu de presser sa main, le citoyen se détourne de son défenseur ; c'est alors le moment de souveraine douleur. Connaissez-vous le moment le plus amer dans la vie de Mgr Taché ? Ce ne fut pas le départ de son pays, ni les adieux de sa mère, ni les nuits couché sur la neige, ni les blessures de ses courses à travers les déserts sans amis, ni l'incendie de sa Cathédrale. Non, c'était le moment où il voyait l'œuvre de sa vie, le fruit de ses missions, les sueurs et le sang de ses compagnons menacés de ruine.

Cet acte n'est pas et ne sera jamais le nôtre. Nous n'avons pas à craindre le jour où les enfants regretteront les aumônes de leurs pères, où les théories d'une éducation fausse et dévoyée aboutiraient à la spoliation, où un contrôle injuste fera mettre audessus des portes de nos colléges l'écriteau des usines : "*Il est défeudu d'entrer ici sans l'autorisation de l'Etat.*" Nous n'avons pas à redouter pour notre pays la contrefaçon de quelque Pharaon moderne qui aurait oublié Joseph et les services de ses frères, et pour qui l'histoire n'aurait pas de leçons.

Mais, messieurs, il est dangereux de s'élever même par des bienfaits. Certes, on ne veut pas détruire les demeures de notre jeunesse, ni bannir, même avec les

honneurs de l'apothéose, les hommes qui nous ont élevés. Mais certains esprits, fascinés par des systèmes, que le Cardinal Newman qualifie de frivoles, semblent méconnaître l'importance de l'éducation classique. l'excellence spéciale d'une culture intellectuelle, et arrivent à empoisonner les sources, c'est-à-dire à créer un courant d'opinions nuisibles à ces études et à l'œuvre de ces hommes qu'à juste titre,on peut appeler les pères de la patrie.

Pourtant ce sont ces études qui ont formé les trois mille élèves sortis du collége de St-Hyacinthe. Ils sont allés d'ici rencontrer les problèmes de l'existence sous toutes les phases ! Dira-t-on que les Archevêques, Evêques, Hommes d'état, Juges, Citoyens de toutes conditions et professions, aussi habiles dans le maniement des intérêts matériels que dans la science de leur état, n'ont pas été suffisamment préparés à la vie sous toutes ses formes, à la fortune avec tous ses caprices ?

Donnons au culte des idées, à la discipline de l'esprit, à tout ce qui constitue la noble vie de la pensée, ee qu'il faut pour s'élever et se maintenir à ce niveau intellectuel où se forment les grandes intelligences, et les peuples vraiment grands. Dans l'échelle sociale l'excellence intellectuelle est au sommet, et les sommets sont les meilleurs points d'observation au moral comme au physique.

Un collége est un centre d'activité intellectuelle. La terre donne son froment. Elle est le premier élément matériel de la Patrie. Elle est à la vie d'un peuple ce que la charpente humaine est à l'homme organisé. Elle lui fournit donc le nécessaire. L'industrie, le commerce offrent le confort ; le luxe, c'est l'accessoire. Ce que le sol est au laboureur, la culture

intellectuelle l'est à l'âme. La terre nourrît l'un, et l'étude nourrit l'autre.

Les fruits de la terre et les fruits de l'intelligence, voilà les deux grandes forces d'une nation.

Le peuple, pratique entre tous, a proclamé, par la voix d'une commission royale, que les hommes les plus capables de maintenir son honneur et de défendre ses intérêts, ce sont les hommes formés par les études telles qu'elles se font dans nos colléges. Ils préparent à toutes les carrières par la méthode que l'expérience et la science ont adoptée en Angleterre, et auxquels nos prêtres, professeurs ici, ajoutent un travail gratuit, un oubli personnel, absolu et constant, et l'exemple d'une piété que nous aimons à rappeler, en ce moment, en présence de nos morts.

Auprès de ces tombes vénérées et chères, la source coule toujours ; c'est encore le même esprit. C'est dans cette chapelle que l'on viendra se retremper pour le travail, pour le sacrifice ; comme les fils de famille aux honorables traditions de leur maison. Ici est la lumière. Les forces sont ici. On viendra dans ce sanctuaire le matin, le soir, aux pieds de Celui à qui on a donné sa vie. Tout y est oublié : fatigues, déboires, ennuis. Quand on aura ainsi vécu, on se fera enterrer sous ce pavé, à l'ombre de ces murs, d'où s'échappera le parfum qu'y aura laissé l'exemple d'une vie consommée au meilleur service de Dieu et de son pays. La marche est noblement ouverte. Nous connaissons ceux qui y sont venus les premiers. Ils ont préparé ce jour ; c'est notre bonheur, c'est leur gloire, c'est la justice. Si la parole de celui qui fut notre Maître ne répond pas aujourd'hui à ce témoignage solennel de notre affection, un tressaillement de bonheur doit, il me semble, remuer ce qui reste de ce

cœur dont le dévouement ne connut point de défaillance, et qui mort, parle encore : *Defunctus adhuc loquitur.*

Demain, après le festin du départ, nous allons dire un adieu, pour le plus grand nombre, le dernier à notre collége. En partant, nous laissons cette chapelle élevée comme l'autel du *Souvenir* sur les lieux où Dieu a béni les commencements de notre voyage. Qui ne voudrait y avoir une part pour l'honneur de son nom, le bien de son âme, et laisser cette profonde et durable jouissance à ses anciens professeurs et amis ? La fin de chaque jour les ramènera ici se reposer, prier et penser à ceux qui ont vécu avec eux et qui leur ont laissé le devoir de s'en souvenir. Prononcer leurs noms, les noms de tous les absents, sera un besoin du cœur pour cette mère, que, jeunes, nous avons admirée, que notre âge mûr a aimée, et à laquelle nous offrons en ce moment une preuve de notre fidèle et filial attachement.

Quand M. O'Donnell se présenta devant son illustre auditoire, on s'était dit : " Nous allons entendre un beau discours." L'orateur était connu de l'auditoire sympathique. Quand il descendit de la tribune sacrée, tous disaient : " le sujet était difficile et magni-
" fique ; mais l'orateur a été à la hauteur du sujet.
" Il a parlé en homme de cœur, en prêtre pieux et
" savant et avec le langage d'un littérateur distingué."

Monseigneur J. S. Raymond chanta *l'absoute :* près de soixante-dix ans passés au Séminaire comme écolier, professeur et supérieur donnaient bien au vénérable officiant le droit de venir, en cette circons-

tance solennelle, répandre des larmes et des prières sur les tombes qui renferment, à côté du fondateur, les restes de tant d'amis, de collègues et de disciples partis avant le temps. Aux prières de Mgr Raymond, ce survivant des premiers jours du collége, l'ouvrier-maître qui a fait si belle l'œuvre de M. Girouard, répondait un chœur nombreux de voix puissantes et dans ces voix de la génération présente, on sentait l'émotion du souvenir, les larmes de l'amitié qui se souvient et qui prie. Après le *Libera* la foule s'écoula lentement, gravement, dominée par l'impression de cette scène religieuse.

On se réunit après le souper, dans la grande salle de récréation. La Philharmonique de Saint-Hyacinthe et la fanfare du Collége saluèrent tour-à-tour les nombreux visiteurs. Bientôt il y eut salle comble.

Alors M. Hugues Lefebvre, élève finissant, s'avança sur le théâtre et prononça les paroles suivantes :

ADRESSE DE BIENVENUE AUX ANCIENS ÉLEVES DE LA PART DE LEURS JEUNES FRERES DU SEMINAIRE.

Messeigneurs, Messieurs,

Il y a six ans, les plus anciens d'entre nous ont reçu une jouissance dont l'impression ne s'était pas affaiblie, mais qui, renouvelée dans ce jour, se fixera à jamais dans leur souvenir. Et ceux qui n'ont pas eu le bonheur éprouvé à l'époque que je rappelle goûtent en ce moment une satisfaction qui, par la joie de la fête présente, leur fait sentir quelque chose de celle de la fête passée. Oh, comme se réalise la

parole proverbiale *Bis repetita placent.* Nous voyons aujourd'hui une multitude d'anciens élèves de cette maison, un Pontife gouvernant le plus important diocèse de la Province, de nombreux membres du clergé, des citoyens occupant de très-hautes positions dans la société civile, des hommes honorables qui dans leurs divers états ont su remplir les devoirs qui leur étaient imposés.

Nous vous voyons portant l'expression de la plus vive satisfaction. Votre cœur s'épanouit à l'aspect des lieux où s'est écoulé votre jeune âge. Vous rappelez avec délices l'éducation ici reçue qui vous a permis de servir la religion et la société, et les joies sans nuages que vous avez goûtées dans une douce amitié, sans pressentiment des soucis qui assombrissent le front dans le cours de la vie.

Nous entendons les accents de votre reconnaissance envers vos anciens maîtres et nous vous voyons, oubliant la différence d'âge que le temps a mise entre nous et vous, jeter sur nous un regard bienveillant, fraternel, en quelque sorte, qui nous honore et nous réjouit.

Nous apprécions cette faveur et en même temps nous sentons la leçon qu'elle nous donne. Vous nous faites estimer l'excellence et l'utilité de cette éducation dont nous considérons en vous les fruits précieux. Nous voyons comment se recueille dans un âge plus ou moins avancé ce qu'on a semé dans la jeunesse. Nous sommes par là même encouragés à l'étude qui développe et enrichit l'intelligence, et à l'acquisition des vertus religieuses et sociales dont la pratique fait le bonheur et l'honneur de la vie. On nous rappelle souvent les exemples de ceux qui vous ont dévancés dans ce séjour. Il est des noms qui

nous sont spécialement mentionnés comme ceux d'élèves qui, encore plus que nombre d'autres, se sont distingués par leur travail, leur facilité, leur fidélité à l'accomplissement de leurs devoirs : c'est une jouissance pour nous de nous voir désigner parmi vous ceux qui étaient à un titre spécial l'espérance de cette maison, si glorieusement réalisée pour elle aujourd'hui. Ce qui est aussi pour nous une puissante invitation à profiter de l'enseignement qui nous est donné dans cette institution, ce sont les sentiments que vous avez à son égard si fortement exprimés par ces visites que vous lui faites, dans lesquelles vous lui témoignez généreusement l'intérêt que vous lui portez.

Vous nous rendez heureux et fiers d'être instruits dans un établissement qui a formé de tels élèves et dont les services sont si hautement exprimés par les hommages que vous lui offrez. Aussi nous sentions s'animer en nous un vif désir de contribuer à sa gloire par l'emploi que nous ferons de l'éducation intellectuelle et morale que nous y relevons, nous voulons à votre exemple, selon la position où nous appellera la Providence, devenir de dignes ministres des autels, employant un zèle apostolique pour conserver, augmenter l'esprit religieux qui fait la force et l'honneur de notre patrie, ou remplir dans la société civile une carrière honorable et avantageuse pour nous-mêmes, et si nous le pouvons, être utiles à nos concitoyens dans les charges plus ou moins élevées qu'il nous sera donné d'exercer.

Nous voulons apporter notre part au maintien de cette nationalité canadienne qui vient de s'exprimer si glorieusement aux fêtes solennelles qui se sont célébrées ces jours derniers dans la plus importante cité de notre pays.

Votre présence au milieu de nous imprime fortement dans nos cœurs les sentiments dont vous avez lu l'expression à l'entrée du lieu où nous nous délassons de nos études :

" A votre aspect nos cœurs s'animent de l'envie
" De servir comme vous l'Eglise et la Patrie."

Mgr l'évêque de St-Hyacinthe,

Nous n'avons pas l'honneur de vous appeler notre frère, car vous n'avez pas la même *Alma Mater* que nous ; mais nous vous saluons avec respect, soumission et affection filiale comme un père animé à notre égard d'une bienveillance et d'une sollicitude paternelle qui se manifestent en toute occasion.

Nous recevons en ce moment un nouveau témoignage de ces sentiments dans la part que vous voulez bien prendre à cette fête ; le désir d'exprimer l'intérêt que vous portez à notre institution en cette circonstance solennelle vous a fait interrompre votre visite pastorale et un voyage fatiguant. Que Votre Grandeur croie que nous savons hautement apprécier cette bonté dont nous sommes l'objet de sa part et qu'elle veuille bien en agréer notre vive gratitude.

L'Honorable M. Pierre Boucher de LaBruère, Président du Conseil Législatif, répondit en philosophe chrétien et en homme de cœur à cette adresse des jeunes confrères. Nous reproduisons ici les éloquentes paroles, si chrétiennes et en même temps si remplies du souvenir affectueux que cet honorable citoyen a toujours conservé pour son collége.

RÉPONSE DES ANCIENS ELÈVES PAR M. DE LA BRUERE

Messieurs,

Les jouissances du cœur sont les plus durables. Il est de ces époques dans la vie qui font tellement impression sur l'âme qu'elles ne s'effacent plus de la mémoire ; elles y restent gravées en caractères ineffaçables.

La circonstance heureuse qui rallie maintenant sous ce toit béni, les anciens élèves du Séminaire de St-Hyacinthe, est trop intimement liée à celle de 1878 pour que nous ne les confondions pas dans un même sentiment de reconnaissance et d'amour.

Il ne semble pas loin le temps où nous habitions ces lieux chéris, recevant les enseignements précieux de nos professeurs et préparant notre intelligence aux combats de l'avenir. Nous ne nous rendions peut-être pas tous compte de l'importance d'un travail ardu et constant, car si la jeunesse est pleine de sève et d'espérance, elle n'est pas le temps des profondes réflexions ; mais une chose n'échappait point à notre attention et nous savions l'apprécier. Comme vous aujourd'hui, nous étions les témoins du dévouement et de l'esprit de sacrifice des prêtres qui dirigeaient cette maison ; comme vous, jeunes amis, nous louïons leur patience à former le cœur des enfants à la vertu ; nous nous étonnions de la constance de leurs efforts, et leur science commandait notre admiration. C'est le souvenir impérissable des vertus de nos professeurs, c'est la mémoire des lieux où se sont écoulés les jours heureux de notre jeunesse qui ont fait venir de toute part ces anciens élèves, pour payer à ceux don

ils ne peuvent oublier les bienfaits le tribut de leur reconnaissance et de leur affection.

Aujourd'hui comme il y a six ans, la voix de notre *Alma Mater* est parvenue à notre cœur, et comme il y a six ans, nous sommes heureux de nous rendre à son appel.

Dans l'adresse que vous venez de présenter aux anciens élèves en termes si bien sentis, vous avez raison de dire que vous nous voyez portant l'expression de la plus vive satisfaction et que notre cœur s'épanouit à l'aspect des lieux où s'est écoulé notre jeune âge. Vous nous demandez aussi d'oublier la différence d'âge que le temps a mis entre vous et nous, et de jeter sur vous un regard bienveillant.

Jeunes élèves de cette illustre maison, qu'aviez-vous besoin de faire une telle demande ? Est-ce que les pierres d'un même édifice ne se ressemblent pas toutes ? Ne sommes-nous pas les enfants d'une même mère ? C'est vers elle que se portent en ce moment vos regards et les nôtres, et sur son sein elle nous presse tous avec la même tendresse et la même bienveillance.

Nous sentons au même degré les palpitations de son cœur, et, après plusieurs années d'absence de cette maison, nous, anciens élèves, sommes heureux d'y retrouver l'esprit et la science d'autrefois, et ces mêmes traditions de zèle et de dévouement que l'illustre fondateur de ce collége avait su imprimer à son œuvre naissante.

Vous voulez bien nous dire dans votre adresse jeunes frères, (car je puis bien vous donner ce nom) que notre présence ici est pour vous une leçon qui vous fait estimer l'excellence et l'utilité de cette éducation dont nous recueillons les fruits.

Si notre présence est pour vous une leçon, elle est pour nous un témoignage rendu à l'excellence de l'éducation donnée dans nos colléges classiques, car, lorsque nous parcourons les pages de notre émouvante histoire, nous constatons à chaque instant les services rendus au pays par les éducateurs de notre jeunesse. Dans les temps les plus reculés de la Colonie Française au Canada, le prêtre à été non seulement le gardien le plus vigilant des principes de morale, mais l'ami le plus dévoué de l'instruction du peuple, et nous avons raison de nous enorgueillir de nos maisons d'éducation qui ont été les places fortes de nos croyances religieuses et de notre nationalité.

A elles nous devons d'avoir été préservés des idées fausses qui ont envahi l'Europe et d'avoir sûrement dirigé le peuple canadien dans les voies de la saine doctrine. Aussi devons-nous nous estimer heureux de voir les principes de foi si fidèlement conservés au sein de notre population, et notre jeunesse imbue de ces enseignements qui ont été dans le passé comme ils seront dans le futur le palladium de notre existence nationale.

Vous dites aussi dans votre adresse que vous désirez apporter votre part au maintien de la nationalité canadienne qui vient de s'exprimer si glorieusement aux fêtes du cinquantenaire de l'association St Jean-Baptiste. S'il ne m'appartient pas d'apprécier ici ce que vos ainés ont fait dans les carrières que la providence les a appelés à remplir, je puis bien dire que nous comptons sur nos successeurs pour faire grandir d'avantage sur le continent d'Amérique le nom canadien-français. Ce regard bienveillant que vous avez sollicité de nous dans votre adresse, nous vous le donnons non seulement avec plaisir, mais avec orgueil,

car nous savons que dans vos intelligences avides de connaître se développent, sous l'égide de la religion, ces germes de vérité qui font les peuples grands ; nous savons que dans vos jeunes cœurs prennent racine ces vertus qu'une foi vive fera épanouir comme la fleur de vos parterres sous les chauds rayons du soleil ; nous savons que vos connaissances, puisées à bonne source, jailliront en gouttes limpides comme l'eau de vos fontaines pour répandre autour d'elles la fraîcheur et la fécondité, et que vos principes franchement catholiques seront comme les grands arbres de vos bosquets, abritant de leur ombre bienfaisante les sentiers de la vie.

Nous sommes, messieurs, vous le savez dans un temps de lutte ; l'Europe, pour avoir prêté son concours aux sociétés secrètes est bien malade, et Dieu seul connait l'avenir. Le devoir qui incombe à chacun de nous est de combattre pour la vérité et d'éloigner de notre cher Canada l'influence exécrable du radicalisme.

Vous, jeunes élèves, avant longtemps vous serez appelés aussi à revêtir l'armure du guerrier pour défendre les principes catholiques contre les agressions de l'erreur ; à vous de vous préparer à cette importante mission par d'excellentes études religieuses et historiques, et de fortifier votre courage aux sources du vrai patriotisme. En combattant pour l'Eglise, vous combattrez pour la patrie, car " religion et patrie" est la devise du canadien.

Mais, en attendant le jour où tous vous viendrez grossir la phalange des défenseurs de l'Eglise et de la nationalité, goûtons aujourd'hui avec délices les joies que veut bien nous offrir notre *Alma Mater* : savourons à satiété les douces impressions de cette réunion

mémorable ; ouvrons notre cœur large, bien large, pour ressentir tout ce qu'il y a de suave dans l'allégresse de ce beau jour, et tous, vieillards, hommes de l'âge mûr ou jeunes élèves, dans notre admiration et notre amour pour cette mère par l'intelligence, entonnons ensemble l'hymne de la reconnaissance.

Après M. de La Bruère, le chœur des élèves exécuta, sous l'habile direction du Révérend M. Brunault, un chant de circonstance ; c'était une cantate dont la musique, qui a été admirée des connaisseurs,est due à M. l'abbé Brunault, professeur au Séminaire ; les paroles sont de deux élèves de Belles-Lettres. Bien qu'elles n'eussent point l'ambition de paraître au grand jour nous les reproduisons ici,quelques journaux les ayant déjà publiées dans leurs compte-rendu de la fête : ces paroles font partie d'une composition d'assez longue haleine.

CANTATE POUR LA REUNION DE 1884

—SOLO ET CHŒUR—

Enfin, il a brillé le jour de tous nos vœux,
Béni sois-tu, grand monarque des cieux,
Qui l'envoyas si pur des plaines de l'aurore
Réunir les enfants au toit qui les adore.

Jour mille fois heureux, ô jour de vrai bonheur,
Où la jeunesse
Où la vieillesse
Echangent les souhaits du cœur !
De tous les recoins de la terre
Accourez, venez joyeux,
Sous le drapeau du Séminaire,
Célébrer ce jour heureux.

(Un vieillard)

Enfants, pourquoi ces chants, pourquoi cette allégresse
Qui brille sur vos fronts rayonnant de jeunesse,
Ainsi que du matin les larmes sur la fleur?

(Un jeune)

Le frère en ce beau jour au frère ouvre son cœur.
Le père sur son sein, en ce beau jour de fête,

Attire ses enfants. Et le fils plein d'amour
Sous sa tremblante main courbe la tête.

—DUO ET CHŒUR—

Salut, salut, trop heureux jour !
Salut, salut, brillante aurore !

Tout sourit à nos cœurs joyeux.
Chantons, chantons, oh ! oui chantons encore
Ce jour, présent digne des cieux.

(Le vieillard)

Caché comme le nid, couronné de verdure,
Ce palais embaumé par l'arôme des fleurs
Etait ignoré de nos cœurs.
Notre demeure à nous, c'était une masure.
Un soir, l'Yamaska l'aperçut s'élever
Au cœur de Girouard, sommeillant sur la rive.

—TRIO ET CHŒUR—

Girouard, gloire à toi ! qu'à jamais ton nom vive !
Qu'on l'honore en tous lieux, du couchant au lever !
Dans vos concerts divins, saints anges,
Dites-nous son bonheur, chantez-lui nos louanges.

(Un ancien)

Des prêtres, o vieillards, zélés et vertueux
De ses pas ont suivi le sentier glorieux.
Salut aux deux prélats, que notre jeune ville
A vus longtemps briller sur son siége divin.
Salut maître savant, disciple aimé d'Aquin,
Oui salut ! honneur de notre famille !

(Un jeune)

Saluons maintenant avec joie et amour
Ces visiteurs nombreux qui de leur voix naguère
D'un semblable bonheur, égayant ce séjour,
Célébraient les bienfaits de leur commune mère.

Ce monument solennel,

Souvenir de votre passage,
A votre piété rend un sublime hommage.

(Le vieillard et un jeune)

Palais de l'Eternel
Et tombeau du mortel,

Qu'il chante à Dieu : je suis un sanctuaire ;
Qu'il pleure aux morts : je suis un cimetière.

CHŒUR

Oh ! merci de vos dons, généreux bienfaiteurs
A vous l'hommage de nos cœurs.

(Un jeune.)

J'aime à finir ces chants où la gaieté pétille
Maintenant que l'étoile au firmament scintille;

Douce image du souvenir
Que le voile des ans ne saurait obscurcir.

(Un ancien)

Oui toujours le souvenir
En nous imprimera ces instants de plaisir.

—DUO, les mêmes—

Quand de nouveau ce Séminaire
Appellera ses fils sous ses ailes de mère,

Puissions-nous venir fiers et reconnaissants }
Vous accourerez-tous fiers et reconnaissants }

Lui redire nos vœux en de tendres accents }
Lui redire vos vœux dans vos tendres accents }

Merci, frères, merci des instants d'allégresse,
Que près de vous nos cœurs goûtent avec ivresse!

—CHŒUR—

Jour mille fois heureux, ô jour de vrai bonheur !

Où la jeunesse,
Où la vieillesse

Echangent les souhaits du cœur.

30 juin 1884.

Après ce chant, les écoliers nous donnèrent un petit spectacle et jouèrent l'*Opérette le Médecin malgré lui*, avec assez d'entrain pour faire oublier aux spectateurs qu'ils étaient dans une salle comble, par une chaleur tropicale.

" Après une opérette fort bien jouée, dit le *Travailleur*, on sortit de la salle pour admirer l'illumina-

tion. C'était féérique, de grand style et ce n'est que vers 1 h. a. m. que l'admiration céda au sommeil."

L'illumination méritait en effet ces éloges. Il faut dire aussi que les écoliers, surtout les petits, y travaillaient depuis longtemps. Toutes les décorations qui avaient fait du parterre un lieu vraiment enchanté, les arcs de triomphe, les massifs, les combinaisons de lumière sont dus au *labor improbus* des écoliers travaillant sans relâche pendant plusieurs semaines, sous l'habile direction de leurs maîtres,à recevoir dignement les *grands frères*. Avec les lumières qui s'éteignaient une à une, les promeneurs s'en allaient lentement, comme à regret, prendre un peu de repos. On entendit pourtant encore, longtemps après l'heure historique du Travailleur, de francs éclats de rire éclater parmi les lumières, sous les grands ormes. Mais enfin tout rentra dans le silence et le repos.

JOURNÉE DU 1ER JUILLET.

Le soleil s'est levé radieux, mais un peu trop tôt au gré de plusieurs. Bientôt la fanfare philharmonique rappelle aux *anciens* qu'il y a un règlement à Saint-Hyacinthe et qu'un des articles de ce réglement fait un devoir de se rendre au Séminaire à 8½ A. m. Ils obéissent. A 9 h. la chapelle est remplie ; plusieurs n'y peuvent trouver place.

Monseigneur Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe, est au trône ; Sa Grandeur, l'évêque de Montréal, chante la messe au fauteuil, avec M. G. Brown, curé de St-Hugues comme prêtre assistant et MM. F. X. Jeannot, Supérieur du petit Séminaire de Sainte Marie et F. X. Bourque, curé de la Présentation,

comme diacre et sous-diacre. M.W. Fitzgerald, diacre, est maître des cérémonies.

La fonction est précédée de la bénédiction du magnifique orgue, don des *finissants* des années 78 et 79.

MM. Casavant, de St-Hyacinthe, en sont les facteurs ; et quand les premiers sons du noble instrument éclatent et remplissent l'édifice de leur harmonie, tous s'accordent à placer nos jeunes concitoyens, eux-mêmes élèves du Séminaire, au premier rang parmi les *facteurs* du Canada.

Puis vint la bénédiction de la chapelle par Monseigneur Fabre. Cette chapelle qui est, dit la *Vérité*, " vraiment une œuvre d'art," était désormais dédiée au culte divin et le digne prélat paraissait tout-à-fait heureux d'appeler sur l'œuvre des élèves de son *Alma Mater* les bénédictions du ciel. Ce sentiment de bonheur se lisait sur toutes les figures et se traduisit en un chant puissant et magnifique lorsque de tous les cœurs battant à l'unisson éclatèrent les notes si graves et si religieuses de la Messe Royale. C'était là une vraie prière ; un chant d'adoration, de reconnaissance et de bonheur comme on n'en entend que rarement sur cette terre.

Après la messe, il y eut dans la grande salle de récréation, une assemblée *d'affaires*. Le comité, par l'organe de son digne président, M. le Grand Vicaire Gravel, voulut faire une *reddition de comptes*. Tous ceux qui ont contribué ou promis de contribuer à l'érection du nouveau temple, aimeront à savoir le résultat de ce grand mouvement dû à l'initiative de Monseigneur Taché. Ils verront ce qui a été donné, et, comme le disait l'un d'entre'eux, ce qu'ils ont encore à faire. Voici cet état :

CHAPELLE 1ER JUILLET 1884

Passif

Argent payé..................	$	25300.00
Sous contrat..................		4700.0
		$30000.00

Actif

Argent reçu.........	$	20500.00
Billets		3800.00
		$24300.00
		30000.00
		24300.00
Déficit........................		$5700.00

Comme on le voit, le Séminaire a avancé la somme de $9500,00 sur laquelle il continue de payer intérêt, ce qui est une charge assez lourde, surtout dans les circonstances actuelles. C'est ce que les personnes présentes ont bien compris. Aussi, tous n'ont-ils eu qu'une voix pour applaudir aux nobles et généreuses paroles des Honorables juges Papineau et Mathieu quand ils ont dit " que les anciens élèves se croyaient tenus en justice et en honneur d'acquitter cette dette" ; et le Père Strain a fait voir de suite, en ajoutant $500 aux autres cinq cents déjà donnés par lui, comment il faut s'y prendre pour donner un sens pratique à ces généreuses paroles ; au reste, les honorables juges

sont de ceux qui ont *agi* avant de *parler*, et qui ont *agi après avoir parlé.* Quel moyen convient-il de prendre pour donner suite au mouvement inauguré le 1 juillet, mouvement qui doit nécessairement aboutir à décharger le Séminaire d'une dette que les directeurs ont contractée parceque, en 1878, on leur a dit " batissez, nous paierons" ? Le moyen le plus simple c'est 1. pour chaque ancien élève d'envoyer au procureur du séminaire, aussitôt après réception de ce compte-rendu, le montant dû sur le billet souscrit et signé 2. pour ceux qui n'ont pas encore souscrit, d'envoyer tout de même la somme qu'ils se proposaient de donner ; ou, s'ils n'ont pas devers eux l'argent *comptant*, de faire tenir leur billet. Que chacun ne s'en rapporte qu'à lui-même, sans attendre la visite d'un *collecteur*, sans se demander si un tel a payé, mais se souvenant uniquement qu'il y a là, comme disait le juge Papineau, une dette d'honneur autant que de justice. Alors, non seulement les billets souscrits seront bientôt acquittés, mais de nouveaux dons arriveront de tous côtés, mettant l'administration du Séminaire en état d'effacer une dette lourde et fort gênante. Nous insistons sur un point : c'est que tout cela se fasse *illico*, de suite ; autrement, qu'arrivera-t-il ? Ce qui arrive ordinairement en pareil cas. On lit le compte-rendu : " C'est vrai, dit-on ; nous avons eu du plaisir *vrai*. Tout a bien été. Il faut avouer que la chapelle *neuve* est fort belle......Tiens...... mais, est-ce que j'ai payé ma quote part ? C'est pourtant vrai que non. J'avais oublié. Ça, ça n'a pas de bon sens. J'ai promis. Voyons, la semaine prochaine, j'enverrai cela."

Bien : ah ! les bonnes résolutions, les intentions pures et généreuses ! Mais voici les affaires, les

procès à plaider, les récoltes à engranger, les malades à......soigner, les sermons à préparer ; que sais-je encore ! On oublie,et le Séminaire travaille durement pour payer les intérêts. Donc, illico ; voilà la manière pratique de procéder.

Pendant que des questions aussi pratiques étaient débattues en assemblée délibérante, le peuple des écoliers anciens et nouveaux se livraient à toutes sortes d'amusements sur le Champ-de-Mars, au jeu de balle, dans les promenades au milieu des bosquets et des jardins qui entourent le Collége. On cause, on rappelle l'ancien temps, on visite en tous sens le séminaire, on répond aux vieux directeurs qui s'informent de la santé du corps, un peu discrètement de celle de l'âme, de l'état des affaires etc., etc. La plupart font un pieux pélérinage au caveau qui renferment les restes mortels du fondateur, de MM. Désaulniers avec ses amis E. Lévesque et E. Birtz, ses collaborateurs S. Gendron, E. Lecomte, P. Dufresne, etc. On remonte à la chapelle ; on examine en détail le monument dû à l'inspiration de M. Adolphe Lévesque, architecte de Montréal, ainsi qu'au goût artistique de M. Joseph Rousseau lequel avait eu juste le temps d'ajouter aux décorations de la voute et des murs, un tableau de haute inspiration religieuse ayant pour sujet : *Saint Antoine dans la gloire.* Ce tableau surmonte le maître autel et donne une idée fort avantageuse de l'artiste qui l'a conçu et exécuté. En somme, tous ont paru partager l'opinion de notre ami du " Progrès de l'Est" qui déclare qu'à son sens " la chapelle est un véritable bijou d'élégance et de simplicité."

Enfin la cloche sonne ; ses joyeuses volées annoncent......

" Un vrai diner d'écoliers,.. ... un spectacle comme on n'en voit pas souvent dans la vie" [Vérité]. "L'évènement du jour a été le diner... Nòn, jamais de la vie on ne prendra plus un diner pareil. (Progrès de l'Est). Tous ont retrouvé leur belle jeunesse avec sa folle gaîté et ses rires sonores. " C'est un diner d'écoliers, ce qui nous protége contre le solennel ennui des toasts officiels" (Minerve). Le *Travailleur* est encore tout ému en pensant aux *gargantuailles* joyeuses où se sont attablés...ses voisins, et notre grave ami de Waterloo est devenu presque mélancolique en comparant les bouteilles d'excellent vin du pays donné en rafraîchissement, avec les bouteilles d'encre qui faisaient jadis le plus bel ornement de cette salle d'étude transformée en réfectoire.

Quoiqu'il en soit, nos journalistes sont *tous d'accord* pour dire et vanter le *menu, la joie, l'entrain, la cordialité*, qui ont fait de ce banquet quelque chose d'unique en son genre. Ils sont d'accord ces hommes de caractères, de goûts, d'appétits différents ; ils sont d'accord sans que l'intérêt y soit pour quelque chose. Donc leur consentement, leur unanimité est un *criterium* de vérité.

La salle d'étude, où s'est accompli ce miracle d'harmonie, a perdu son apparence austère. Des festons de verdure et de fleurs courent de colonne en colonne, et de longues tables sont dressées, couvertes non plus de livres et d'écritoires, mais de plats appétissants. Nous pouvons constater maintenant que notre nombre s'est accru depuis hier soir. Chaque convoi du chemin de fer a amené un nouveau contingent et nous devons être de cinq à six cents convives.

" A la table d'honneur prennent place Nos Seigneurs les évêques de Montréal et de Saint-Hyacinthe, les honorables juges Papineau et Mathieu, Mgr Raymond, ex-supérieur du collége, M. Ouellette, le supérieur actuel, l'honorable sénateur Armand, l'honorable M. de LaBruère, Conseiller Législatif, M Dufresne, Vicaire Général de Sherbrook, M. Hébert, curé de Kamouraska, M. Strain, curé de Lynn, Mass, etc. Et dans la foule qui s'asseoit pêle-mêle, aux autres tables, nous pouvons compter plus d'un personnage distingué. Mais à l'heure qu'il est toute distinction sociale semble oubliée, et il n'y a plus que des écoliers grands ou petits, jeunes ou vieux—ou plutôt non, il n'y a plus de vieillesse, plus de cheveux blancs, plus de fronts graves, plus de soucis—tous ont retrouvé leur belle jeunesse avec sa folle gaîté et ses rires sonores." [Minerve]

" On passe à la salle d'étude. De grandes tables, chargées à profusion des mets les plus succulents,nous invitent *à rompre le pain et à manger le sel* sous le toit paternel. Monseigneur Moreau dit le *benedicite*, et comme il n'y a pas de *maîtres de plat*, comme autrefois, nous piquons tous de la fourchette. Le curé de East Douglass est en face de nous, il retrouve son appétit des anciens jours. Le Dr M..., un dyspeptique, s'oublie jusqu'à manger des salades, son ami le protonotaire R..., lui dit de prendre garde, mais il est rassuré, car nous avons à nos côtés un savant, qui vient d'envoyer un curatif contre le choléra, à l'Institut de France, le Dr Alexandre Crevier est notre voisin." (Travailleur)

" Le juge Bourgeois, ce bon démocrate renonça aux honneurs officiels pour donner le ton à la foule bruyante et tapageuse des écoliers. Quel entrain !

Les chants nationaux, les vivats, les ovations aux **vieux** professeurs, à l'ancien directeur, surtout, ce bon **M.** Lévesque, qui passe dans les rangs, comme autre-**fois** dans la salle de récréation. Non, jamais de la **vie** on ne prendra plus un diner pareil." (Progrès)

" Voici qu'à la vue des vénérables prêtres, nos **anciens** professeurs, qui ont pris place au milieu de **nous**, un élan spontané fait lever tous les verres, (1) **chacun** veut boire à leur santé, et ce sont des applau-**dissements**, des vivats à n'en plus finir" [Travailleur], **Un** vénérable septuagénaire tente de placer un dis-**cours** ; pas moyen. Car, la fanfare philharmonique **lance** des flots d'harmonie où se noie l'éloquence, puis, " voici que la musique du collége attaque un *pot pourri* qui fait promptement abandonner même les **plats** succulents du signor Catelli : " *C'est la belle Françoise qui veut se marier..* sur quoi tout le monde **de** s'écrier, *En roulant ma boule,* en entendant venir " la Canadienne avec ses jolis yeux doux..." C'est le **concert** improvisé que nous avons entendu en 1878, **mais** avec un entrain, un *brio* dont rien ne peut donner **l'idée.**

Vraiment, ce banquet était l'expression même de **la** joie sans nuage, de l'enthousiasme sans calcul, de **la** véritable fraternité chrétienne. Nous avons eu **sous** les yeux un spectacle, où tous étaient spectateurs **émus** et acteurs convaincus, un spectacle qui est une **éclatante** démonstration de ce qu'a dit la *Vérité :* " l'attachement qui existe entre le Collége de Saint-" Hyacinthe et ses anciens élèves est vraiment remar-

---

[1] Il faut dire que le vin qui remplissait les vers était du pur canadien, venant des vignobles de M. Ernest Girardot, ancien élève du collège, aujourd'hui établi à Sandwich, Ontario. C'est un fait à noter, d'autant plus que le vin a été fort apprécié

" quable...... Dans cette réunion, rien de factice,
" aucune parole qui ne soit sincère, qui ne vienne du
" cœur."

Mais tout finit ici bas : " le signal est donné, Mgr Fabre dit les *grâces* et la salle commence à se vider. Les uns visitent la maison, d'autres, fidèles aux habitudes d'autrefois, se dirigent vers la cour de récréation. Quelques-uns même bravent les ardeurs du soleil et font une partie de *foot-ball.* Les anciens examinent et admirent les nombreuses améliorations et les embellissements que l'on a opérés partout. Cependant on n'admire pas sans réserve. J'entends un *laudator temporis acti*, qui regrette de ne plus trouver certain banc où il avait coûtume de s'asseoir à l'ombre près de la porte d'entrée, et qui se chagrine encore davantage de ne plus voir l'antique *pompe* où l'on venait se désaltérer et mouiller son croûton de pain, à la collation de quatre heures ! La *pompe* est disparue... *O tempora ! O mores !* " (Minerve).

Notre excellent archéologue voudra bien se consoler et finir ses objurgations contre les progressistes malavisés qui avaient, pour un temps, renoncé à la *pompe* et à ses œuvres. La pompe a reparu, et elle fait les délices de la gent écolière.

DISTRIBUTIONS DES PRIX—DISCOURS—ADIEUX

Tout-à-coup les jeux cessent, les conversations sont interrompues, les groupes se dirigent, fidèles à la cloche du règlement, vers la salle de récréation. Le programme indique d'abord

LA DISTRIBUTION DES PRIX

Cette cérémonie, toujours intéressante, l'était doublement cette année à cause des circonstances. Toute-

fois, la distribution proprement dite fut un peu moi solennelle que de coutume, l'antique *palmare* fut lu français et les prix distribués d'une manière plus exp ditive qu'à l'ordinaire. Nous avons " remarqué admiré, dit le *Travailleur*, la générosité du maire Saint-Hyacinthe, M. L. Côté, un artisan-inventeur qu n'ayant pas eu l'avantage de recevoir une éducatio classique, en apprécie, homme intelligent et de progr qu'il est, tous les mérites. M. Côté a donné deux pri de $25 en or, l'un à M. A. Dubreuil, de St Césair prix de Mathématiques, l'autre à M. J. Allard, d Ware, Mass. en Belles-Lettres, mérite éminent a point de vue classique et moral.

Un ami de l'éducation, citoyen de St-Hyacinthe, donné un prix de $10, mérité par M. A. Dalpé, d Webster Mass. élève de Versification, au même titr que M. Allard. Une médaille d'or, don de Messir Edouard Blanchard,curé de Malone, N.Y. fut décerné à M. G. Chagnon, de Verchères, pour étude du grec

La médaille de bronze, offerte par Son Excellenc le Gouverneur-Général, fut gagnée par M. G. A. Demers, d'Henryville, pour la meilleure dissertation philosophique ; sujet : *de la morale indépendante.*

Le *Travailleur* a raison de faire mention spécial de la générosité de plusieurs anciens élèves, résidant aux Etats-Unis ; il nomme MM. Strain, A. Dufresne, A.Delpho., etc. ; il aurait pu nommer tous nos prêtres missionnaires et bon nombre de laïcs dont plusieurs ont donné audelà de leurs moyens et d'autres font espérer les mêmes marques de leur générosité. En admirant le " magnifique tapis qui orne le sanctuaire de la chapelle," don du sympathique curé de East Douglass, il pouvait admirer aussi la très-belle statue de St Antoine de Padoue qui orne la façade de la

chapelle et qui est due à la piété généreuse du Révd. M. D. Bernard, curé de Manneville, R. I. Mais nous n'en finirions pas de nommer tous les généreux amis Et toutefois, nos frères des Etats-Unis ne nous pardonneraient pas si nous allions oublier de prononcer un nom remarquable entre tous ; nous voulons dire le regretté F. X. Bouvier, curé de Salmon Falls, dans le diocèse de Portland, ce prêtre distingué que ses confrères pleureront longtemps ; nous gardons fidèlement le souvenir précieux de ce prêtre enlevé trop tôt à l'amour et à l'admiration de ses confrères et de ses ouailles.

DISCOURS

Jusqu'ici, peu de discours. Les causeries intimes, les jeux, la franche gaîté, les agapes s'étaient succédés sans interruption. Les écoliers n'aiment pas les longs discours, c'est entendu. M. de LaBruère avait, la veille, exprimé chaleureusement et éloquemment la pensée des *anciens* arrivant au collége où ils rencontrent leurs jeunes frères. Mais il y avait aussi d'autres idées, d'autres sentiments qui demandaient à s'affirmer, Nous avions parmi nous un grand nombre de frères venus des Etats-Unis ; tous voulaient les entendre, Aussi, M. le Supérieur rencontra les désirs de l'auditoire en invitant un de leurs représentants les plus distingués à prendre la parole. Il faut avouer que le choix ne pouvait être plus heureux. Parmi nos compatriotes des Etats-Unis M. F. Gagnon est depuis longtemps, par son patriotisme, son dévouement et les services rendus, *a representative man*, un de ceux qui font le plus d'honneur à notre race et à l'Institution qui voit en lui un de ses plus glorieux enfants. C'était

bien l'opinion de la nombreuse assemblée, si l'on peut juger de ses sentiments par les applaudissements universels, et prolongés, qui accueillirent M. Gagnon lorsque, immédiatement avant la distribution des prix, le sympathique confrère se levait pour répondre à l'invitation de M. le Supérieur. Nous reproduisons avec bonheur, et *in extenso,* le discours de M. Gagnon :

DISCOURS DE M. FERD. GAGNON A LA REUNION DES ANCIENS ELEVES DU SEMINAIRE DE ST-HYACINTHE.

M. le Supérieur, Messeigneurs, mes chers Confrères,

Les fêtes de Montréal sont à peine terminées, que la grande famille de St-Hyacinthe est invitée à une réunion qui n'est pas moins attrayante que celle de la nation. L'amour de la patrie, l'amour de la famille, Dieu les a placés tout près l'un de l'autre dans le cœur de l'homme, comme pour indiquer leur étroite union et le mutuel secours qu'ils devaient se donner à jamais.

La mère-patrie, bénissant ses enfants réunis auprès d'elle, nous offre un spectacle digne d'admiration, et les grandes fêtes de Montréal, laisseront, je l'espère, dans tous les cœurs des germes d'union, propres à nous consoler des longs déchirements et des luttes sans fin qui nous amoindrissent aux yeux des nationalités étrangères. Si l'idée de réunir les Canadiens dispersés par toute l'Amérique, est une pensée généreuse, celle de réunir toute la famille de St-Hyacinthe autour de son *Alma Mater* nous parait non moins généreuse, plus sympathique et aussi féconde en bons résultats.

La voix de notre mère a rempli nos cœurs de suaves émotions, elle a évoqué des souvenirs touchants, elle nous a rappelé notre enfance, le dévouement de nos pères, de nos professeurs, l'amitié de nos condisciples, le bonheur dans le devoir à l'ombre des autels.

Et pour nous, qui vivons sur une terre étrangère, quand nous avons reçu l'invitation, nous nous sommes dit : *Ecce vox matris nostræ de terrâ longinqua.* Voici la voix de notre mère qui se fait entendre dans une terre lointaine ; nos cœurs l'ont entendue, et nous sommes venus, chers confrères du pays natal, nous joindre à vous, pour glorifier et remercier notre *Alma Mater* au jour de sa joie et de son triomphe. Et lorsque, en descendant en cette ville, nous avons aperçu le toit béni de notre vieux collége, nous avons murmuré avec le Faust de Gounod : *Salve dimora e casta e pura.*

Salut, asile chaste et pur, qui a donné l'abri aux jours de notre jeunesse ; sous ton toit, nous avons trouvé le bonheur, la science et la paix ; nous avons vu le dévouement se mettre à notre service ; nous avons vu l'homme de science se faire enfant pour nous ; nous avons vu le penseur prendre part à nos ébats, pour nous inspirer la confiance et encourager nos efforts, et nous t'avons quittée, maison bénie, emportant dans notre cœur, le germe des vertus chrétiennes et des vertus sociales. De loin, ton souvenir nous a été une consolation, un encouragement, et quelquefois une sauve garde. " *Salve dimora e casta e pura*", enfants prodigues nous revenons vers toi retremper notre foi, relever notre courage, rendre hommage à ton dévouement et te remercier de tes bienfaits.

L'hiver dernier, j'avais l'honneur de faire des conférences illustrées à nos congrégations canadiennes de la Nouvelle-Angleterre.

Dans ces réunions, j'ai constaté avec plaisir combien les élèves de St-Hyacinthe, vivant à l'étranger, sont sensibles au souvenir de leur chère *Alma Mater.*

Au nombre des tableaux exhibés à la conférence, se trouvait le portrait d'un homme de science, de vertus, de talents hors ligne, qui a laissé l'empreinte de son âme ardente dans le cœur de ses élèves, de ses confrères et de tous ceux qu'il a édifiés et qui l'ont admiré, j'ai nommé le regretté Monsieur Désaulniers.

Eh ! bien, messieurs, quand ce portrait apparaissait sur la toile, je pouvais constater de suite s'il y avait dans mon auditoire des élèves de St Hyacinthe, car ceux-ci applaudissaient avec un enthousiasme remarqué par leurs voisins, et souvent ils se levaient et disaient à leurs amis : Je l'ai connu au collége, et ils avaient des larmes dans les yeux et dans la voix.

Oui, il y a des élèves de St-Hyacinthe et en grand nombre aux Etats-Unis.

Invité à porter la parole en leur nom, je suis heureux, en même temps, de me prévaloir de ma position de journaliste pour rendre témoignage à leurs mérites sans qu'on puisse m'accuser de camaraderie.

Messieurs du Séminaire, vos élèves vivant aux Etats-Unis font honneur à leur *Alma Mater*. Dans le sacerdoce, dans les professions, dans le commerce, dans l'industrie, ils honorent la religion, leur pays et la maison qui les a formés aux vertus du citoyen.

Des rives de la Californie jusqu'à l'extrémité de la Floride, le prêtre, élève de St-Hyacinthe, a porté le fardeau du dévouement et le flambeau de l'apostolat. Et quelques-uns sont morts au champ de leur labeur. C'est ainsi qu'en ce jour de fête nous devons bénir la mémoire du grand missionnaire J. Baptiste Brouillet, grand vicaire de Mgr Blanchet, Evêque de l'Orégon, des abbés J. B. Couillard, J. Bte. Allard, Elzéar McDonald et F. X. Bouvier, morts victimes de leur dévouement dans les missions des Etats-Unis. Le

nombre des prêtres, élèves de St-Hyacinthe, est considérable, et nous y comptons trois des bienfaiteurs de la maison : M. l'abbé P. Hévey, curé des Canadiens de Ste Marie de Manchester, M. l'abbé Isaïe Soly prêtre assistant à l'église Notre-Dame des canadiens de Worcester, M. le curé Strain, ce dévoué missionnaire de la Nouvelle-Angleterre. Nous comptons plus de 40 médecins, élèves de St-Hyacinthe, dans les six Etats de la Nouvelle-Angleterre, et déjà l'un d'entre eux a refusé l'honneur d'être le premier magistrat d'une des principales villes de l'état du Maine.

Dans le commerce et l'industrie nos confrères sont en nombre considérable.

Dans la force de leurs études religieuses, ces élèves trouvent une planche de salut et une consolation.

Au spectacle du système des écoles sans Dieu, ils opposent le souvenir de leur instruction ; et, s'ils sont reconnaissants envers la religion qui les a formés à bien penser, ils donnent leur appui aux écoles françaises et catholiques.

Messieurs, vos confrères des Etats-Unis ont adhéré de grand cœur à la pensée généreuse de Mgr. l'Archevêque de St Boniface. Ils ont offert leur obole comme un bien humble tribut de leur reconnaissance envers Mgr Raymond, envers vous, M. le Supérieur et tous vos distingués et vénérables collègues. Ils ont contribué à l'érection de la chapelle, en souvenir des vertus de ceux qui y dorment dans la paix, des regrettés messieurs Désaulniers, Dufresne, Gendron, Lecompte et Chabot.

Jeunes élèves qui n'avez pas connu les morts que nous honorons, faites acte de fraternité envers nous qui avons été l'objet de leur dévouement. Soyez nos représentants, *manibus date lilia plenis*, décorez

leurs tombes des fleurs de vos parterres. Entourez aussi de votre respect les professeurs dévoués de cette maison, et dans ces tributs de votre reconnaissance, qui seront les nôtres, existera l'union fraternelle des enfants de St-Hyacinthe.

Au nom de mes confrères des Etats-Unis, je vous offre, M. le Supérieur, à vous et à vos collègues, l'expression de notre reconnaissance pour tous les bienfaits que nous avons reçus de cette maison, à nos confrères du pays natal nous présentons l'hommage de notre fraternité et de nos sympathies, leur donnant l'assurance que, loin de la patrie, nous en gardons religieusement les saintes traditions.

M. le Supérieur, merci de nous avoir invités à cette grande fête des souvenirs. Nous sommes accourus de tous les points cardinaux. Comme autrefois le géant Antée daus sa grande lutte avec Hercule retrouvait des forces nouvelles, chaque fois qu'il touchait la terre, les enfants de l'illustre Antoine Girouard retrouvent un courage nouveau et des vigueurs surnaturelles en se pressant sur le cœur de leur *Alma Mater*, en lui rendant hommage.

Chers confrères, plus heureux que l'antique Antée, nous ne serons pas vaincus par l'Hercule moderne du matérialisme et du positivisme, mais nous consolerons notre mère en combattant victorieusement sous les drapeaux du bon et du beau, drapeaux qu'elle nous a appris à suivre dans le chemin de l'honneur.

Vivez heureux, vivez en paix, vénérés professeurs, dans cette maison où vous formez les intelligences à combattre les combats du devoir sous le labarum de la foi. Vivez en paix, avec l'assurance de la gratitude des anciens élèves de cette maison, entourés du respect de nos jeunes confrères.

Et croyez bien, messieurs du Séminaire de Saint-Hyacinthe, que, dans cette expression de la reconnaissance, vos élèves vivant aux Etats-Unis ne sont pas des derniers. Se rappelant avec émotion leur enfance passée sous ce toit hospitalier, vos soins empressés, votre sollicitude dévouée, et confondant dans un même et agréable souvenir, professeurs, condisciples, élèves d'aujourd'hui, ils redisent souvent, en pensant à leur *Alma Mater :*

Procul fato, juxtà corde.

Ce discours fut accueilli comme il méritait de l'être. L'émotion de l'orateur s'était emparée de l'auditoire; à maintes reprises, de longs et chaleureux applaudissements avaient salué l'éloquent et sympathique confrère. Ces acclamations se firent entendre plus prolongées et plus fortes encore, quand M. le Supérieur alla serrer la main de M. Gagnon au moment où celui-ci se rendait à son siége : les chaleureuses marques d'approbation qui ont salué son discours durent être pour le vaillant journaliste et éloquent orateur une preuve sensible qu'il était en pleine communion d'idées et sentiments avec ses auditeurs.

DISCOURS DE L'HON. JUGE MATHIEU

Après la distribution des prix, M. le Supérieur invita M. le juge Mathieu à prendre la parole. L'honorable juge voulut bien se rendre à cet appel, quoiqu'il eût manqué du temps nécessaire, nous dit-il, pour se préparer comme il l'aurait voulu. Le *Courrier de St-Hyacinthe* a reproduit le discours du savant magistrat, et nous l'empruntons à l'excellent compte-rendu que ce sympathique journal a fait de notre belle fête.

M. le Supérieur, Messeigneurs, Révérends Messieurs, Mesdames et Messieurs,

Combien je regrette de ne pouvoir répondre dignement à la bienveillante invitation qui m'a été faite, d'adresser la parole dans cette circonstance solennelle, mais mes occupations ne m'ont pas permis de préparer un discours qui fût digne de l'objet de cette réunion, de l'auditoire distingué qui m'écoute. Vous serez convaincu avant que je termine que je ne vous fais pas là une excuse banale.

Il faudrait une bouche plus éloquente que la mienne pour exprimer les sentiments qui nous animent dans cette belle fête. Comment pourrais-je vous dire, M. le Supérieur, toute la reconnaissance que nous avons pour cette maison, pour les bienfaits qui nous ont été prodigués dans cet asile béni, tant de la part de ceux qui continuent encore leur noble et généreuse carrière, que de la part de ceux qui ne sont plus !

Quel est l'ancien élève de cette maison qui, dans un jour comme celui-ci, ne donnera pas un souvenir, une larme de gratitude à ces amis de la jeunesse qui

ont sacrifié leurs plus beaux jours et usé leur vie pour notre éducation. L'empressement de tous vos anciens écoliers, à se rendre à votre invitation, doit vous prouver combien leur cœur est sensible à cet intérêt continuel que vous leur portez. Vous n'avez pas borné vos travaux à l'éducation que vous nous avez donnée ; mais nous savons que vous nous aidez encore de vos prières. Nous sommes heureux souvent d'avoir encore recours à vos conseils, et nous sommes toujours certains d'avoir votre bienveillance et votre appui.

A vous, le dévouement constant, le dévouement du sacerdoce, le dévouement religieux et patriotique, pour former de dignes ministres de la religion et de bons citoyens pour la patrie, et à nous la reconnaissance.

Vous me permettrez peut-être maintenant quelques remarques sur la signification réelle de cette fête.

Pourquoi cette mère de la jeunesse convie-t-elle encore ses enfants ?

La réponse n'est pas difficile, et elle se présente naturellement sur nos lèvres.

La construction de ce temple que l'on vient d'élever à la gloire de Dieu, et à votre honneur, a une signification que l'on doit constater ; c'est un symbole. C'est l'expression de vos sentiments et de vos convictions.

Pourquoi ceux qui ont eu le bonheur d'assister à la réunion de 1878 ont-ils eu l'idée de laisser un monument religieux comme souvenir à cette maison ? Un temple à Dieu, et un lieu de paix pour ceux que nous avons aimés et qui ont tant aimé la jeunesse ?

C'est que, lorsque nous revenons dans cette maison nous reconnaissons et nous bénissons le sentiment

qui l'a fondée et qui la maintient, le sentiment religieux et patriotique.

La religion et la patrie, c'était l'objet de toutes les affections de ce bon M. Girouard, le fondateur de ce collége ; c'était là l'objet de toutes les affections du regretté M. Désaulniers, dont le souvenir ne s'effacera pas non plus ; la religion et la patrie, c'est la devise des professeurs de cette maison, c'est la devise des élèves, c'est notre devise.

Grâce à Dieu, le peuple Canadien-Français est un peuple de croyants. La foi de nos pères n'est pas éteinte dans notre pays. Elle est aussi vivace que jamais. Et Dieu veuille que jamais nous ne voyions le jour où notre peuple perdra la foi. Car celui qui ne croit pas est déjà jugé.

Je crois donc qu'il est de mon devoir de saisir cette occasion solennelle, et si agréable pour nous pour vous dire M. le Supérieur, et vous assurer, que nous sommes favorables (j'espère que mes anciens condisciples me permettront de dire cela en leur nom) à une éducation où la religion joue un grand role, et j'ajouterai le plus grand rôle. Si vous voulez que la Patrie ait des hommes qui puissent marcher sur les traces de nos pères, et qui comprennent ce que c'est que l'autorité et le devoir, vous devez en faire d'abord des hommes religieux.

Il y a trois sociétés dans le monde, qui, sans être séparées, ont cependant un rôle distinct. C'est la société religieuse, la famille et la société civile. La plus ancienne de ces sociétés, c'est la société religieuse. Elle a commencé dans le jardin terrestre, lorsque Dieu instruisit notre premier père, et l'établit le maître de la terre et des animaux, qu'il venait de créer. Cette société est donc la plus ancienne ; et c'est aussi

la plus importante, car elle doit régler les rapports qui existent immédiatement entre le créateur et la créature. Le principal devoir de l'homme, c'est son obligation vis-à-vis de Dieu, et le principal droit sur l'homme, c'est celui de son auteur.

On a dit quelque part que toute autorité vient de Dieu, et pour peu qu'on y réfléchisse cela se comprend facilement.

Si nous allons au fond des choses le mot même autorité vient du mot *auctoritas, auctor*, autorité, auteur. Nous chrétiens catholiques nous croyons en Dieu parceque notre raison nous dit que ce vaste univers et cette multitude innombrable d'êtres visibles qui le composent ne se sont pas faits seuls.

L'ouvrier est le maître de son ouvrage ; le charpentier est le maître de la maison qu'il construit, le peintre est le maître du tableau qu'il fait, et le statuaire de la statue qu'il a façonnée, et Dieu est le maître de l'homme qu'il a créé. C'est dans ce sens qu'il faut dire que toute autorité vient de Dieu, puisque c'est lui qui est maître et qu'il a tout fait.

Mais il faut un mode pour la manifestation de cette autorité, et de là la nécessité de la religion.

Nous catholiques, nous croyons à la religion, parceque celui qui l'a fondée a donné des preuves évidentes de sa mission.

Ces remarques peuvent peut-être paraître un peu singulières dans ma bouche,mais on a besoin quelquesfois de remonter à la source des véritables principes, pour bien comprendre les rapports qui doivent exister entre les diverses sociétés que je viens de mentionner.

Du moment que vous êtes convaincus que Dieu existe, et que l'église est d'institution divine, il s'en suit que la société religieuse est la première société.

Si c'est la première société, c'est elle qui doit avoir la première place, et si elle a la première place, elle doit l'avoir surtout dans l'éducation de la jeunesse.

Mais il y a une autre autorité, cette autorité est déléguée, mais elle existe. C'est l'autorité du père.

Je vous ai dit que la société religieuse était la plus importante et la plus ancienne. La famille vient en second lieu. La société de la famille a aussi été formée dans le paradis terrestre, et Adam s'est trouvé le maître et le précepteur de ses enfants.

Ce n'est que plus tard, lorsque les hommes sont devenus nombreux, que les bons se sont réunis, pour se protéger contre les méchants qui s'unissaient pour les attaquer, et qu'alors les sociétés civiles ont commencé.

La société civile a été formée pour protéger les deux autres. Si la société civile veut dominer les deux autres, si l'état envahit l'Eglise et la famille il sort de son rôle. Il ne protége plus.

Ainsi, le père et la mère sont donc les premiers instituteurs de leurs enfants ; et s'ils ne peuvent eux-mêmes leur donner l'éducation, ils doivent se substituer des personnes religieuses. Je ne veux pas dire que les personnes doivent être des ministres de l'Eglise, mais elles doivent avoir un grand amour de la religion. L'instituteur doit être un honnête homme et on n'est honnête homme que lorsqu'on est religieux, et qu'on suit les dictées de sa conscience.

Pourquoi nos ancêtres, les hommes de notre nationalité, nos champions dans les époques malheureuses que notre Province a traversées, étaient-ils si forts, en face de l'ennemi, et si constants et inébranlables dans le chemin du devoir, c'est que leur éducation morale avait été bien faite, et que leur conscience était forte.

Et pourquoi voit-on quelque fois des défaillances, c'est que dans certains quartiers on a négligé l'éducation morale, et que lorsque l'éducation morale est négligée, l'homme n'a plus dans sa conscience, au même degré, le cri d'alarme et le cri vengeur.

Mais, messieurs, vous ne devez pas oublier que c'est le père qui a le contrôle immédiat sur l'éducation de ses enfants, C'est lui qui a le droit de dire quel genre d'éducation il donnera à son fils, et je serais heureux si le clergé de notre province pouvait se mettre en position de donner, dans tous les cas, à l'enfant l'éducation que lui veut donner son père.

On se plaint, dans notre province, que les enfants ne reçoivent pas dans certaines de nos maisons d'éducation supérieure, une éducation assez pratique. Je ne veux pas examiner, si l'on a tort ou si l'on a raison, mais l'on a peut-être un peu raison. Seulement je désire exprimer le vœu que cette exigence soit satisfaite par ceux que jusqu'aujourd'hui nous avons reconnus comme étant, de fait et de droit, dans la mesure que je viens d'indiquer, les instituteurs de nos enfants. Autrement on s'exposerait à priver une partie de la jeunesse canadienne, du contrôle religieux qu'on veut lui garder. Ce qui serait un malheur pour l'Eglise et pour l'Etat.

Je ne voudrais pas suggérer à nos colléges classiques le changement complet de leurs cours d'études. Ils ont rendu trop de services au pays, et leur passé est trop glorieux pour qu'on puisse risquer leur avenir pour des exigences qui peuvent n'être que passagères. Mais je voudrais voir notre bon clergé canadien à la tête de l'éducation que l'on désire dans certains lieux.

Ce qui fait notre force à nous comme peuple, c'est l'esprit religieux. Nous devons nous rappeler que

nos pères ont traversé les mers accompagnés de missionnaires pour venir planter la croix et mettre la cognée à la racine de l'arbre, sur les bords de notre grand fleuve, et depuis ce temps le missionnaire a toujours accompagné le pionnier s'il ne l'a pas devancé.

Dans nos campagnes où on est si Canadien et si patriote, où on est si attaché au sol qui nous a vu naître, à la chaumière, au toit des ancêtres,on ne comprend pas l'existence, sans la paroisse ; et la paroisse, pour eux, c'est l'Eglise et le presbytère.

L'Eglise où l'on bénit la naissance des enfants et l'union des familles, l'Eglise où l'on pleure sur la tombe des parents et des amis. Le presbytère, l'asile de toutes les consolations et de tous les bons conseils.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas une douce souvenance de quelques presbytères de nos campagnes.

Pour moi, je n'oublierai jamais le presbytère et le bon vieux curé de Ste-Victoire.

" Fils des champs, j'aimai de bonne heure,
Ces laboureurs vêtus de deuil,
Dont on voit la pauvre demeure,
Entre l'église et le cercueil."

" Le jardin qui rit à leur porte,
Dans son buisson de noisetiers,
Leur seuil couvert de feuilles mortes ;
Où le pauvre a fait son sentier."

C'est le prêtre qui jusqu'ici a fait l'éducation des Canadiens. Nous sommes satisfaits de cette éducation sauf à l'améliorer suivant les besoins des temps. Mais nous voulons toujours les professeurs que nous avons eus jusqu'ici.

J'espère, M. le Supérieur, que l'on prendra ces quelques remarques en bonne part. Elles me sont dictées par l'appréciation des bienfaits dont nous sommes redevables au clergé dans l'éducation, et par la crainte que j'éprouve que l'éducation sans lui, quelle qu'elle soit, serait un danger pour notre nationalité.

C'est surtout dans ces temps où nous venons d'être témoins, dans la capitale de la catholicité, d'un de ces actes de spoliation, résultat de la mauvaise éducation de la jeunesse, qui révoltent la conscience de l'univers entier, que les peuples catholiques et le clergé doivent rivaliser de zèle, resserrer les liens qui les unissent pour le maintien des bonnes doctrines et des institutions qui peuvent seules sauver les nations.

" En France, dans ces temps nouveaux, a dit un écrivain qui fait autorité, ce que l'homme redoute le plus, c'est de paraître obéir à une pensée qui ne serait pas sa pensée. Sous l'impulsion de ce triste orgueil, on a voulu que l'éducation fût affranchie de croyances antérieures, de foi transmise, et de règles acceptées.

"On développe l'homme par une certaine instruction distincte et on lui laisse la liberté de s'attacher ensuite par la raison aux lois qu'il jugera conformes à la nature morale de son être. Voilà son éducation. C'est l'éducation d'une société qui croule sous le poids du doute. Comment s'étonner que l'éducation ainsi pratiquée produise des générations toujours prêtes à embrasser des chimères."

Eu terminant, messieurs du clergé, permettez-moi de renouveler le vœu que je forme que toutes les branches de l'éducation de notre jeunesse soient plus ou moins sous votre contrôle, et qu'avec l'instruction, nous ayions la garantie d'une bonne éducation morale et religieuse.

Nous formons des vœux pour la prospérité des anciennes maisons et pour l'établissement de nouvelles pour rencontrer les besoins et même peut-être seulement les exigences des temps actuels.

Notre beau Collége de St Hyacinthe a occupé jusqu'ici une des premières positions dans l'éducation de la jeunesse, et je ne doute pas, M. le Supérieur, qu'avec votre zèle et celui de vos dignes collaborateurs, votre maison continuera à prospérer comme par le passé. C'est l'espoir et la conviction de tous vos anciens élèves.

Assurément, tous étaient heureux, et des marques d'approbation plusieurs fois répétées le firent bien voir, d'entendre un homme de la haute portée intellectuelle de M. Mathieu, et occupant une position aussi distinguée dans la magistrature, comme jadis dans la politique, développer cette idée : que la religion doit être à la base de toute bonne éducation, qu'elle en doit être l'âme, et que, pour cela, l'éducation doit être dirigée par l'Eglise, le clergé, dans notre pays particulièrement, où la chose se peut faire, même en ce qui regarde l'instruction dite *pratique*. Sans doute, on peut différer d'opinion sur l'étendue plus ou moins considérable qu'il convient de donner aux études dites pratiques, sur leurs rapports avec le cours classique ; et sur ce point, les idées qui ont cours à St-Hyacinthe ont été indiquées suffisamment en maintes circonstances. Mais on ne peut qu'admirer avec quelle fermeté de principes l'éminent magistrat s'est déclaré formellement pour la suprématie théorique et pratique de la Religion dans l'œuvre de l'Education.

Après le discours de M. le juge Mathieu, le Très-Révérend A. Gravel, Vicaire-Général du diocèse et

Président du comité de la chapelle, se leva et "au nom des souscripteurs de l'œuvre de la chapelle, offrit le nouveau temple au Séminaire, comme témoignage du bon souvenir et de la gratitude de ses anciens élèves" [*Courrier de St Hyacinthe*].

Les quelques mots de M. le Grand Vicaire lequel, sans bruit et se cachant autant que possible, a toujours travaillé énergiquement et efficacement à la réalisation de l'idée émise par Mgr Taché en 1878, furent reçus avec un enthousiasme vraiment extraordinaire. C'est au milieu des applaudissements soulevés par les paroles de M. le Grand Vicaire, que le Révérend M. Ouellette, Supérieur du Séminaire, se leva pour remercier les généreux donateurs.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ OUELLETTE, SUPERIEUR DU SEMINAIRE.

Messeigneurs, Messieurs et chers confrères,

Au nom du Séminaire, j'accepte avec une reconnaissance profonde, la joie la plus vive, et aussi, avec une crainte légitime, le magnifique don que vous nous offrez par l'organe de M. le Grand Vicaire Gravel. Humble membre de la grande famille dont les enfants accourent, de tous les points de l'horizon, s'asseoir un instant au foyer paternel ; admis au paisible bonheur de couler ma vie auprès de ce foyer, je comprends et je ressens, aujourd'hui surtout, avec quelle vérité le prophète royal chantait les joies de ces fêtes où les cœurs se retrouvent, où les souvenirs se rajeunissent, où le sang de la jeunesse se reprend à couler dans les veines vif et chaud, où les voix mélodieuses d'un passé, déjà peut-être loin, se réveillent dans les âmes : *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Je m'associe donc avec bonheur aux voix éloquentes et sympathiques qui ont si bien exprimé les sentiments de tous ces frères, heureux de se rencontrer sous le toit modeste qui abrita leur jeunesse, *habitare fratres in unum,* et comme vous, messieurs, je me livre corps et âme à cette allégresse qui, si elle se pouvait renouveler plus souvent, retarderait, je le crois, dans sa marche rapide même l'inexorable aiguille du temps. Cette allégresse est diminuée, il est vrai, par l'absence de plusieurs figures vénérables et aimées que nous regrettons de ne pas voir parmi nous. Pourquoi faut-il que les

infirmités physiques empêchent le vénérable évêque de Germanicopolis de quitter un instant sa docte et pieuse retraite pour venir, comme il le désirerait si fortement, se mêler à notre fête de famille et en augmenter l'éclat et la joie !

En 1878, deux hommes étaient venus des extrémités orientale et occidentale du continent américain, se joindre à leurs nombreux confrères pour prendre part à la *Grande Réunion*. Aujourd'hui, ils sont retenus par les devoirs impérieux de leur charge pastorale ; mais ils sont avec nous d'esprit et de cœur. Du fond de son diocèse insulaire, qu'il gouverne avec tant de sagesse et de douceur, Monseigneur l'évêque de Charlottetown nous envoie ce tableau, excellente représentation de lui-même, afin d'être au milieu de nous, autant que possible, mais non autant que son cœur, fidèle au souvenir, le désirerait ; j'en ai pour garant la lettre si sympathique envers ses confrères de collége, et si honorable pour cette maison, que Sa Grandeur a daigné m'écrire.

Voici une autre lettre ; elle ne porterait pas de signature que vous la reconnaîtriez de suite comme venant du plus illustre de vos confrères, ce véritable Alexandre, conquérant pacifique d'un immense empire qu'il a donné au Christ, et qui, au milieu des soucis d'une vaste et difficile administration, conserve fidèlement la pensée de cette famille collégiale, dont il est, vous le dites tous, le plus glorieux ornement. Monseigneur de Germanicopolis, Monseigneur de Charlottetown, l'Archevêque de St-Boniface voudront bien accepter l'expression de nos vifs regrets, et, aussi, de notre vive et affectueuse admiration.

Vous l'avouerai-je, Messieurs ? La joie de cette réunion est pour moi diminuée encore par une cer-

taine appréhension, par la crainte très-légitime de ne pouvoir m'élever jusqu'à la hauteur de la reconnaissance que ressentent les directeurs de votre séminaire, et dont je suis chargé de vous présenter l'expression.

Comment, en effet, ma très-faible voix pourrait-elle répondre à la munificence qui a semé les bienfaits autour de cet asyle de votre jeunesse ? Vous avez voulu que tout y fût beau, étant convaincus, et avec raison, qu'un milieu où la nature et l'art s'unissent en un charmant accord, ne peut qu'exercer une heureuse influence sur des âmes jeunes et en voie de formation intellectuelle et morale. A un signe de votre volonté généreuse, les fontaines jaillissantes ont coulé, la terre jusque là stérile s'est couverte de gazon, d'arbres et de fleurs, et, au milieu de ce monde nouveau, de nombreux monuments ont surgi. Mais voici que, pour couronner votre œuvre, vous offrez au Séminaire un monument religieux plus superbe encore que tous les autres. Par ses proportions grandioses, par sa valeur matérielle et artistique, ce temple redira longtemps aux générations futures la parole du grand évêque (1) qui inspira, le dévouement du bien-aimé Vicaire-Général qui, avec son comité, seconda ; (2) le talent et les sacrifices, de l'architecte distingué (3) qui réalisa la pensée féconde d'où est sortie la preuve monumentale de l'amour conservé par les élèves du Séminaire pour leur *Alma Mater*.

---

(1) Mgr Taché.

(2) Le G. V. Gravel était président du comité de construction. Il fut puissamment aidé, particulièrement de MM. Dumesnil et Gendreau, aujourd'hui Oblat à Ottawa.

(3) M. Adolphe Lévesque, de Montréal, qui a fait gratuitement le plan et en a dirigé l'exécution. C'est lui qui a dirigé le mouvement auquel le Séminaire doit tant d'embellissements, en particulier la statue de M. Girouard. M. Rousseau a été chargé de l'intérieur de la Chapelle.

Merci, messieurs, au nom du Séminaire. Au nom des membres vivants de cette institution dont vous êtes la gloire ; au nom de nos pères et de nos frères qui dorment maintenant sous la voûte du temple élevé par vos mains à leur mémoire, merci ; au nom des générations qui viendront ici apprendre, à votre exemple, comment on se prépare à servir la religion et la patrie, merci ; au nom de la religion elle-même qui, dans ce sanctuaire magnifique bâti par vos mains pieuses, célèbrera la gloire de Dieu, maître des sciences, invoquera sa bonté pour nos chers défunts, pour les nombreux besoins de leurs faibles successeurs, pour vous, messieurs, nos frères et bienfaiteurs, merci.

Merci ; je ne puis que répéter cette parole, car, avec le poëte, je l'avoue :

.........Grates vobis rependere dignas
Non opis est nostrae.

Mais nos cœurs, toute notre âme, une gratitude que rien ne peut exprimer, ni affaiblir, sont renfermés dans ce mot, merci.

Et messieurs, par une association d'idées bien naturelle, vos noms, les noms de nos bienfaiteurs vivants, se relient d'eux-mêmes, à la série déjà longue, des bienfaiteurs qui sont allés recevoir,dans un monde meilleur, la récompense de leurs sacrifices généreux. J'évoque avec bonheur ces souvenirs que la reconnaissance a embaumés dans nos cœurs. Permettez-moi de vous le dire, messieurs, votre munificence envers le Collége, vous fait entrer de plein droit dans une réunion d'hommes à jamais dignes de nos hommages. Le premier dans cette assemblée vénérable, c'est l'humble curé qui, du fond de son presbytère, jetant un regard pénétrant sur la patrie, en ce temps-

là encore menacée d'absorption, trouvait dans son âme de pasteur, l'énergie et le dévouement qui donnent naissance aux grandes entreprises, les poursuivent au milieu des obstacles les plus insurmontables, et les conduisent jusqu'au succès dont eux-mêmes ne jouissent presque jamais en ce bas monde.

Cet homme de bien se croyait un serviteur inutile ; mais nous tous, qui jouissons de ses sacrifices et qui sommes témoins des magnifiques résultats de son œuvre, nous aimons à proclamer hautement que s'il n'a pas eu la consolation de voir, avant de mourir, tout ce qu'il a fait pour la religion et la patrie, c'est lui qui a fait tout ce que nous voyons. Que dis-je, messieurs, il y a longtemps déjà que vous avez couronné d'une gloire immortelle le nom du premier de nos bienfaiteurs, lorsque vos mains reconnaissantes ont élevé, en face même du foyer de notre famille, construit par cet humble et infatigable travailleur, un magnifique monument à la mémoire de Messire Antoine Girouard, curé de Saint-Hyacinthe.

C'est à dessein, messieurs, qu'en prononçant le nom du fondateur de cette institution, j'ai ajouté son titre de *curé ;* oui, et curé de campagne. Louis Veuillot disait : " Je me flatte d'avoir quelques traits, mal dessinés, mais profondément gravés, du curé de campagne. Je tâche d'imiter sa franchise,......son amour désintéressé de l'Eglise, son dédain de la gloire humaine, sa générosité envers Dieu et envers les hommes. Ce sont les curés de campagne qui ont vraiment fondé l'*Univers.* Jadis et longtemps beaucoup d'entre eux lui ont partagé leur pain."

Eh ! bien ; messieurs, en faisant l'histoire de l'*Univers,* l'illustre athlète de l'Eglise a raconté celle du Séminaire de Saint-Hyacinthe. Les noms, à jamais

vénérés, de tous ces coufrères, parents ou amis de M. Girouard, les Deguise, les Primeau, les Chevrefils, les Grenier, les Pepin, les Larocque, les Birtz, les Lévêque et tant d'autres que je pourrais nommer parmi nos illustres morts, disent assez que nous devons saluer le curé de campagne comme le vrai et principal fondateur et soutien du Séminaire de Saint-Hyacinthe. Je voudrais avoir l'âme et la parole du puissant journaliste, ou des brillants orateurs qui nous ont tenus sous le charme de leur éloquence, hier et aujourd'hui, pour célébrer l'amour désintéressé de l'Eglise, le dédain de la gloire humaine, la générosité envers Dieu et envers les hommes qui ont toujours distingué dans notre Canada comme partout ailleurs, du reste, les curés de campagne. Je serais heureux d'offrir un humble tribut de louanges à ces hommes qui, par la prière, le conseil, la prudence et l'énergie déployés par eux dans la conduite de la paroisse, cette véritable force de notre patrie, ont, je le crois, sauvé nos institutions, notre langue et nos droits. Nous les verrions, faisant du revenu de la dîme, des banques d'épargne, au moyen desquelles ils purent fonder sur les divers points de notre Canada, ces foyers intellectuels où tant de générations sont venues s'asseoir et ont reçu la vie de la science, de la vertu, les forces pour servir à leur tour la religion et la patrie. Voilà donc, messieurs, nos véritables fondateurs et vous serez heureux de saluer en ce jour la munificence du curé de campagne, l'élévation de ses idées, l'énergie de cette foi qui a vaincu tant d'obstacles, l'intelligence des besoins de son époque dans ce regard simple et limpide qui voit tout en Dieu ; le dévouement inaltérable de ce cœur qui, ayant renoncé aux amours de la terre, n'a plus pour mobile que l'amour de Dieu et

n'en aime que plus profondément le prochain et la patrie qu'il veut conduire à Dieu ! Puisque " jadis et longtemps, et aujourd'hui encore, beaucoup d'entre eux ont partagé leur pain" avec cette institution qui leur doit l'existence, puissions-nous, héritiers et administrateurs de leur œuvre, avoir quelques traits de leur caractère et de leur dévouement, pour continuer cette œuvre sagement, énergiquement, comme eux nous dépensant avec joie, comme eux nous estimant trop heureux d'être les humbles et obscurs serviteurs de l'Eglise, de la famille et de la patrie ! Nul parmi ceux qui observent les hommes et les choses, ne sera surpris de m'entendre ajouter que ces belles traditions se continuent dans le clergé contemporain, parmi messieurs les curés de la campagne et des villes, et malgré leur pauvreté, parmi messieurs les vicaires, ces curés de l'avenir, *d'un avenir plus ou moins prochain.*

Mais ici, je dois m'arrêter ; *incedo per ignes.* Je laisse donc aux murs de ce temple, fruit de tant de sacrifices inconnus, le soin de dire ce que vous seuls trouveriez inopportun ; *lapides clamabunt.* Mais, au moins, messieurs et chers confrères, ecclésiastiques et laïques, laissez-moi ajouter que, si vous êtes aujourd'hui, et si vous voulez continuer d'être les Mécènes d'une institution qui revoit en vous sa joie et son orgueil, vous trouverez dans les fastes du Collége d'autres noms glorieux, portés jadis par des hommes qui sont entrés dans le domaine de l'histoire et qui ne peuvent plus, comme vous, nous imposer silence, quand nous racontons leurs bienfaits. Oui, messieurs, c'est ainsi que dans les rangs laïcs, nous comptons les Jean Dessaulles et les Cadoret parmi les amis de la première heure—puis viennent les L. J. Papineau, le

premier dont la voix ait plaidé, dans l'enceinte du Parlement, la cause de cette institution naissante ; son illustre frère, D. B. Papineau, puis, D. B. Viger, ce type du vrai canadien, du gentilhomme catholique, les Lafontaine, les Morin, les G. E. Cartier, les Taché, et plusieurs autres qui déterminèrent le gouvernement à venir en aide au Collége, dans des circonstances difficiles ; et que le collége a toujours honorés comme ses bienfaiteurs et ses protecteurs.

Mais l'hommage que je rends à leur mémoire va plus loin. En donnant, ces hommes illustres se contentèrent de nous dire : messieurs, *faites grand et beau !* Ils ne demandèrent pas à l'Eglise et aux familles qui nous confiaient leurs enfants : " quel cours d'études suit-on dans ce collége ? L'éducation qu'on y donne rencontre-t-elle les besoins de l'époque ? Ces prêtres comprennent-ils seulement les besoins de leur temps ?"

L'esprit de ces hommes d'Etat n'était pas obsédé par de telles préoccupations. Sachant que l'Eglise a fait le Canada ce qu'il est ; n'ignorant pas qu'elle a les secrets de tous les temps, les ayant tous vécus ; reconnaissant d'ailleurs le rôle et les droits de l'Eglise et de la famille, ils voulurent rester ce qu'ils étaient véritablement, de grands hommes d'état, nous laissant le rôle plus modeste, mais infiniment honorable, de pédagogues au service de l'Eglise et de la famille. Héritiers, sous ce rapport, des grandes traditions de la politique chrétienne que l'Angleterre conservait encore intactes en ce temps là, tandis que d'autres pays les avaient perdues, ils ouvrirent de bon cœur, autant qu'ils le pouvaient, les trésors de l'état, pour protéger et aider dans l'exercice de leurs droits imprescriptibles, l'Eglise et la famille dont nous ne

sommes que les humbles et fidèles serviteurs. Ils n'aspirèrent pas à régenter l'éducation secondaire et supérieure, comprenant très-bien que les intérêts et les droits de la famille sont trop immédiats et primordiaux, la mission de l'Eglise trop universelle et trop éternelle, pour que d'autres puissances, quelles qu'elles soient, puissent légitimement se substituer à leur place dans l'école.

C'est la gloire de ces grands hommes ; ils n'ont voulu qu'être hommes d'état, et si la postérité ne reconnait pas en eux des maîtres d'école plus ou moins habiles, elles saluera leur mémoire du titre de vrais patriotes, d'hommes d'état utiles à leurs pays et à leurs concitoyens. Puissent-ils ne trouver toujours, dans notre pays libre et catholique, que des imitateurs de leur fidélité au droit naturel et chrétien. La sympathie généreuse de ces hommes illustres a droit à notre gratitude, comme la largeur vraiment libérale de leurs idées mérite notre admiration. Voilà, Messieurs, les hommes dont vous continuez les traditions. J'ôse dire que cette maison est heureuse et fière de voir ses fils marcher sur des traces si glorieuses, et qu'elle en conçoit un plus ferme espoir pour l'avenir. Car,messieurs, je vous l'avoue ingénuement,nous avons encore besoin de vous, et, puisque votre dévouement au séminaire se lit en lettres d'or sur tant de monuments élevés en ces lieux, souffrez que je vous adresse une humble et pressante supplique, en vous disant : votre appui moral nous est aussi nécessaire, plus peut-être, que les secours matériels si généreusement promis et déjà en partie distribués. L'œuvre des colléges classiques est.aujourd'hui, plus que jamais, entourée de difficultés. Jusqu'ici, l'on avait cru que les huit années du cours classique étaient bien remplies et

qu'elles suffisaient à peine, pour les exercices auxquels les enfants doivent se livrer, afin de former et discipliner leurs jeunes âmes. On ne croyait pas que le cours collégial eût pour objet de faire précisément de nos jeunes élèves des savants, des érudits. Mais voici que nous sommes de temps à autre assaillis de demandes embarrassantes : " Il faudrait de l'agriculture, dit-on, car nous sommes un peuple agricole ; de l'industrie, vû que les manufactures pourront seules retenir ici nos jeunes gens ; moins de latin et de grec, s'écrie un troisième, et plus de mathématiques, de chimie, de physique, de géologie, de commerce, d'industrie, et que sais-je encore ? Il nous faut des hommes pratiques. A quoi bon tant de latin et de grec ? Et la métaphysique ; est-ce que l'on vit de systèmes et de théories ? La philosophie expérimentale, l'observation, à la bonne heure. Vos philosophes savent-ils la tenue des livres, peuvent-ils gagner leur vie comme commis voyageurs ou sédentaires ?

Hélas ! messieurs ; je l'avoue à la honte du Séminaire de Saint-Hyacinthe. Plusieurs de nos élèves sortent d'ici, l'esprit passablement discipliné, cultivé et orné ; dignes, je le crois, de leur titre de bacheliers, sans avoir pénétré dans les mystères de la tenue en partie double ; *inde iræ*. Voilà pourquoi je me permets d'implorer votre protection, votre aide morale. Songez, messieurs, que nos gradués ne sont capables ni de façonner une empeigne, ni de ferrer leur Bucéphale de vacances, etc., etc., et qu'en vérité, ils n'ont pas tout appris pendant leurs huit années de collége.

Assurément, je n'ai ici rien à dire contre des méthodes, pratiquées ailleurs, mais étrangères à cette institution. Je respecte les intentions, j'applaudis au

succès. Je ne prétends point que le cours classique ne soit pas susceptible d'améliorations dans les détails. Il y a plusieurs sortes de connaissances scientifiques ou pratiques qui auraient leur utilité et qu'il est opportun de communiquer à certaines classes de jeunes *gens dans des écoles spéciales.* Mais, messieurs, il est évident que *tous* ne peuvent pas apprendre *tout.* Si les enfants qu'on nous confie étaient tous des Pic de la Mirandole, il ne nous déplairait peut-être pas de les conduire jusqu'au moment psychologique où,avant même d'avoir revêtu la toge virile, ils pourraient disputer *de omni re scibili et de quibusdam aliis.* Il est vrai qu'en revanche nous vous renverrions des dyspeptiques à vie, physiquement et intellectuellement ; des myopes très prononcés, jouissant d'une mémoire prodigieusement chargée, mais n'ayant point de discipline dans le jugement ; des encyclopédies ambulantes, je le veux bien,mais sans équilibre intellectuel.

Que l'on ait des écoles commerciales, industrielles, artistiques, agricoles, mécaniques, j'applaudirai à tout ce qui pourra légitimement aider au développement régulier des talents et des ressources, dont ce pays est pourvu par une nature généreuse, et, à ce point de vue, je crois être d'accord avec l'hon.orateur qui m'a précédé. Mais, messieurs, sans vouloir entreprendre une thèse, je me permets deréclamer une place au soleil pour l'éducation qui a fourni cette pléïade de grands et beaux esprits l'éternel honneur de la nation française, et de toutes les nations modernes, sans en excepter ceux qui, parmi nous, ont constamment fait respecter notre nationalité, notre religion, notre caractère, au moyen de cet esprit fin, délié, admirablement discipliné, suffisamment orné, par la gymnastique intellectuelle de leurs études classiques. Je réclame une place au soleil

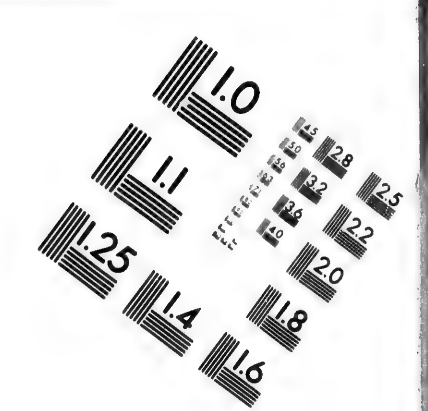
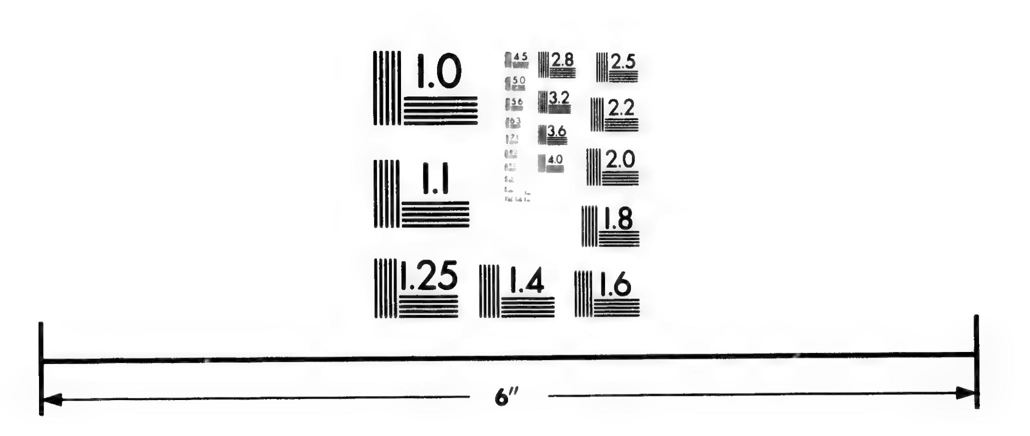


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





pour l'école des Bossuet, des Fénélon, des LaBruyère, Buffon, des Racine, des Chateaubriand, des de Maistre, des Montalembert,et que L.Veuillot lui-même regrettait de n'avoir pas fréquentée. Cette école nous a rendu assez de services, elle nous a fait assez grands pour que ses fils refusent de la sacrifier à je ne sais quelle éducation encyclopédique caractérisée, dès l'an 1852, par un des plus grands esprits de nos jours, dans un tableau dont je reproduits quelques traits; voici donc ce que le célèbre DrNewman,le *scholar* peut-être le plus *accompli* de l'Angleterre,dit du système que plusieurs voudraient faire prévaloir dans nos colléges classiques :

" L'erreur pratique a été depuis vingt ans, non pas surtout d'avoir surchargé la mémoire de l'écolier d'une masse de connaissances indigestes, mais d'avoir tout entrepris, en ce sens que rien n'a été réellement accompli : on a voulu enseigner tant de choses que vraiment l'on n'a rien enseigné convenablement. L'erreur, ç'a été d'éparpiller les forces de l'esprit et de l'affaiblir par une profusion absurde de matières ; l'erreur, ç'a été de s'imaginer qu'une teinture de connaissances sur une douzaine de sciences pouvait être autre chose qu'une surface disloquée, sans profondeur et sans consistance ;.........Aujourd'hui, il faudrait tout apprendre en même temps, et non successivement ; il faudrait *apprendre* non pas une *chose bien*, mais *beaucoup de choses*, mal ! Tous, l'enfant des écoles, le jeune homme au collége, l'ouvrier, l'homme politique, ont été d'une manière ou d'une autre, les victimes de cette illusion, la plus absurde et la plus pernicieuse des illusions. Des hommes sages ont élevé la voix, mais en vain ; puis, pour empêcher que leurs institutions ne fussent éclipsées et même ne disparussent dans ce fatal engouement de l'époque, ils

se sont vus obligés de sembler entrer, autant que la conscience le permettait, dans un courant d'idées qui entrainait tout ; ils ont dû faire en temporisant des concessions dont ils ne pouvaient que se moquer intérieurement."

Ainsi parle le plus illustre représentant contemporain de cet esprit anglais si éminemment pratique en toutes choses. Et, messieurs, le Dr Newman n'est ici que l'interprète, l'écho de ce génie qu'on nous propose pour modèle, à temps et peut-être à contretemps. Allez aux colléges classiques, oui, Messieurs, classiques de Rugby, Harrow, Eton, entrez dans les universités fameuses d'Oxford et de Cambridge ; vous trouverez à côté des fils du Duc et Pair, l'enfant du *Commoner*, du marchand de la cité, du manufacturier de Sheffield. Ils sont là, les futurs citoyens de l'empire commercial, industriel, militaire, diplomatique ; ils sont là, étudiant le grec et le latin, suivant avec assiduité le même cours classique, lequel ne diffère du cours suivi à Montréal, à Québec, à Nicolet, ici même, "*parva si licet componere magnis*," qu'en ce que, dans ces colléges anglais, on donne plus de temps au latin et surtout au grec, et moins aux connaissances dites pratiques. C'est un phénomène peut-être étonnant, disons excentrique, si vous le voulez ; mais il y a un fait indéniable : c'est que la jeunesse anglaise sort de ces écoles classiques armée de pied en cap pour les luttes de la vie ; disciplinée intellectuellement au point qu'en un instant, et par la mise en activité de ses facultés intellectuelles ainsi disciplinées, nous la voyons capable de marcher dans toutes les carrières, de dominer toutes les situations, de fournir partout des hommes pratiques. Messieurs, permettez-moi de le demander : Lord Derby, qui traduit dans ses heures

de loisirs les immortelles poésies d'Homère ; Gladstone, qui commente le vieux chantre d'Ilion et met en vers anglais les hymnes du moyen-âge ; Beaconsfield pour qui la littérature ancienne et moderne n'a point de secrets, sont-ils des hommes pratiques ? Ces marchands anglais, qui ont étendu l'Empire Britannique jusqu'aux extrêmes limites du monde, sont-ils des hommes pratiques ? Oui, sans doute. Pourtant, messieurs ; en scandant Virgile et Euripide, en lisant Tacite et Polybe, en méditant Aristote et Platon, ils ne croyaient sans doute pas apprendre le commerce et l'industrie, l'agriculture et la guerre, la littérature et la diplomatie. C'est vrai, messieurs ; mais ils meublaient, ornaient et surtout disciplinaient, exerçaient et fortifiaient leurs esprits qui devenaient très-véritablement le "*mens potens ad omnia*," habile à tout entreprendre, à tout mener à bonne fin, mais aussi à connaître la raison des choses ; habile à toutes les professions, mais capable de les dominer. Voilà l'expérience, messieurs ; et j'ai entendu de profonds penseurs qui, après avoir médité ces faits et les avoir mis en regard de ce qui se passe ici, se prenaient à dire : " le défaut, si défaut il y a, n'est pas dans l'éducation classique elle-même, mais dans plusieurs de ceux qui la reçoivent ; ils ne sont pas assez persuadés de leur valeur ; pratiques, ils le seront quand ils voudront et autant qu'ils voudront ; qu'ils travaillent comme leurs voisins,qu'ils *vivent* moins et moins vite,qu'ils regardent autour d'eux,et ils verront que ceux de leurs compatriotes *classiques* dont la vie a été laborieuse et sage se sont montrés aussi pratiques dans les affaires que leurs voisins des autres nations,avec une hauteur de vues et une ampleur d'idées que l'on ne puise pas dans une instruction plus ou moins encyclopédique." Et messieurs, je

n'aurais qu'à lever les yeux sur l'auditoire que j'ai devant moi pour m'assurer par de nombreux,de brillants et d'utiles exemples,qu'en parlant ainsi, on ne se trompait pas!

Encore une fois, messieurs, je n'établis pas une thèse, je vous prie de continuer votre appui moral aux colléges classiques, voilà tout. J'ai cité le Dr Newman et le peuple le plus pratique du monde ; ils ont été et ils sont partisans de cette éducation qui a formé tous nos hommes. Mais le savant cardinal, tout anglais qu'il est, ne laisse pas d'être clérical : écoutons M. Adolphe Thiers, peu suspect de cléricalisme, d'idées arriérées, et en même temps, fort pratique en toutes choses. Il dit :

" Beaucoup de personnes se plaignent du système d'études adopté à l'Université et voudraient presque qu'on renonçât à l'étude des langues anciennes pour s'occuper davantage des langues vivantes et des sciences exactes. Ce serait un malheur, car ce serait faire une société matérielle, ignorante, étrangère au passé, et la France perdrait ainsi un de ses précieux avantages."

Ces paroles furent citées ici même, en 1872, je crois ; et l'on ajoutait : " je m'empare de ces paroles énergiques, et je les applique à notre pays. Oui, ceux qui demandent le changement radical du système classique veulent faire de nous un peuple ignorant, voué aux seuls intérêts matériels, et condamné à une ignoble existence. Je proteste contre cette tentative au nom de la gloire de ma patrie."

Je ne crois pas me tromper en disant qu'il y a lieu de craindre un courant d'idées vers un utilitarisme trop prononcé en matière d'éducation. On parait tendre à remplacer, par exemple, l'étude de la métaphysique et de la morale par l'application aux

sciences naturelles, ce que l'on appelle la philosophie expérimentale, ce qui se touche du doigt, ce que l'on voit de l'œil ; l'éducation par les cornues et les siphons. Ces études ont du bon, et nous n'en méconnaissons point l'utilité. Notre Saint Père, glorieusement régnant, ne craint pas d'inviter les catholiques à s'y appliquer. Mais il veut qu'avant tout et par-dessus tout, on approfondisse les grandes questions d'où dépendent nos destinées; les causes suprêmes de toutes choses, la Philosophie, en un mot ; et la Philosophie puisée aux sources très-pures de la grande école du Docteur Angélique. Sous ce rapport, il y a déjà longtemps, grâce à l'initiative signalée hier soir par M. le curé de St-Denis en termes dont tous ont apprécié l'éloquence, le séminaire de St-Hyacinthe a eu le bonheur de devancer les vœux du grand philosophe et théologien qui est assis dans la chaire apostolique.

Mais, messieurs, cet enseignement rencontre des obstacles dans l'empressement avec lequel la jeunesse des colléges se lance dans l'étude des professions, sans avoir mis le couronnement nécessaire aux premières études par une philosophie sérieuse. J'ose émettre l'opinion qu'il est plus que temps de réagir contre cette tendance funeste. Et je suis d'autant plus autorisé à m'exprimer ainsi que les adversaires du christianisme, les partisans des idées utilitaires, tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachent à l'école *positiviste*, n'ont rien plus à cœur que l'abolition des études philosophiques, pour les remplacer par l'étude des sciences naturelles. *Fas est et ab hoste doceri.* Permettez-moi de citer ici quelques paroles prononcées récemment par un dignitaire de ces loges maçonniques que Léon XIII nous signale comme

étant au fond de tout ce qui se fait contre le christianisme dogmatique et social. Ces paroles demandent à être méditées ; elles dévoilent tout un système, elles révélent un plan auquel travaillent malheureusement de très nombreux ouvriers.

Ce frère, un des éducateurs aux gages de la république française, dit donc :

" Si la loge, pour obéir à sa mission traditionnelle, doit demeurer avant tout un milieu d'instruction et d'éducation mutuelles, elle n'en doit pas moins, *surtout aujourd'hui qu'elle peut se mouvoir sans entraves*, songer sérieusement à vulgariser autour d'elle les idées démocratiques et *scientifiques* étudiées et formulées dans son sein, et devenir ainsi de plus en plus le point de départ du grand mouvement éducateur *qui seul peut transformer le monde profane*.. ....

" Les conceptions métaphysiques d'un autre âge, que les religions du passé étendent encore, comme un voile, devant les yeux des populations ignorantes, s'évanouiront promptement devant l'étonnant spectacle *des évolutions naturelles de la matière* et la complexité infinie des résultats produits par *l'action fatale* des forces *qui sont l'essence même de la nature.*

" C'est la maçonnerie qui doit se faire la grande vulgarisatrice de cet esprit *scientifique moderne*. Sous le régime de liberté que nous avons su conquérir dans ce pays, il est de son devoir, puisqu'elle le peut, d'organiser enfin la grande œuvre des conférences maçonniques, qui, sortant de ces temples, iront répandre au dehors les principes et les doctrines soigneusement élaborés au dedans.

" A la propagation de la foi, sachons répondre par la propagation de la science."

Ainsi, messieurs, transformer le *monde profane* en

le faisant passer des ténèbres de la religion révélée aux lumières de la nature pure de tout alliage avec la foi surnaturelle ; première partie du programme ; c'est le but à atteindre.

En second lieu ; il faut travailler à cette fin en faisant disparaître les " conceptions métaphysiques", les questions de l'immortalité de l'âme, de sa destination éternelle à la gloire, la création, les idées, les causes premières et dernières, la responsabilité, le mérite, la soumission à un être suprême, la loi éternelle, enfin toutes les questions naturelles ou surnaturelles qui supposent Dieu, la spiritualité de l'âme, un monde par delà la tombe ; la philosophie, en un mot ; pour remplacer ces " conceptions d'un autre âge," par *la science*, c'est-à-dire les sciences naturelles, physiques, géologie, zoologie etc., etc., la philosophie expérimentale et positive, pour arriver à la positiviste ; voilà la seconde partie du programme.

Et comme l'étude du latin et du grec nous met en contact avec les spiritualistes de tous les âges, et plus ou moins sous leur influence, il faut éloigner autant que faire se peut les jeunes gens de cette fréquentation dangereuse. Voilà tout le système. Tous ceux qui veulent une prépondérance donnée aux sciences physiques, utilitaires, et la diminution correspondante de l'étude des " Bonnes Lettres" et de la Philosophie, ne sont pas, j'en suis sûr, animés par les dispositions qu'exprime le vénérable frère maçon. Mais, d'une manière inconsciente ou sciemment tous travaillent au but que veut atteindre la loge, c'est-à-dire la société matérialiste ou du moins purement naturelle. *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.*

Messieurs, je vous supplie de ne point méconnaître

nos intentions. Toute science, par là-même qu'elle étudie l'être, c'est-à-dire le vrai et le bon, a droit à nos respects et nous la respectons dans sa sphère, nous voulons lui donner sa part d'influence. Mais, messieurs, jamais nous ne consentirons à donner, dans le cours classique et en Philosophie, la place d'honneur aux sciences dites physiques. Jamais, dans cette maison, la matière n'aura le pas sur l'esprit ; jamais le naturel sur le surnaturel. Lancez l'enfance et la jeunesse dans l'étude de ces sciences ; je parle d'étude tant soit peu prépondérante, sans une philosophie sérieuse, de deux années, strictement obligatoire, ainsi qu'un enseignement religieux proprement dit ; alors, messieurs, que verrez-vous dans votre société jusqu'ici classique, spiritualiste, chrétienne ? Vous verrez ce qui s'est vu, ce qui se voit partout : pour un Cuvier qui lit le nom de Dieu jusque dans les entrailles de la terre, vous aurez une légion de Darwins occupés à la recherche du fameux et introuvable protoplasme d'où sont sorties spontanément les merveilles de l'univers ; pour un Galien, adorant la sagesse divine dans la structure du corps humain, vous aurez les Cabanis et les Broussais, les Carl Vogt et les Paul Bert, pour qui l'homme est proprement un tube digestif et pas autre chose !

Eh ! bien, messieurs, ces *canailles de doctrines* (1) destinées, dans la pensée des loges, à transformer le monde, nous ne pouvons pas consentir à les favoriser. Et si l'on venait nous demander, sous prétexte de je ne sais quel progrès moderne, et pour rendre l'éducation plus pratique, d'entrer dans cette voie, nous refuserions. Il y a l'amphithéâtre, il y a les écoles

(1) Mot de Lacordaire en pleine chaire de Notre-Dame de Paris.

spéciales, où ces études reçoivent les développements nécessaires ; aller audelà des éléments, dans nos classes de collége, nous paraîtrait contraire aux intérêts bien entendus de la jeunesse confiée à nos soins, une sorte de complicité avec ceux qui, dans leurs antres ténébreux, ourdissent de savantes conspirations contre l'ordre spirituel et surnaturel, conspiration dont les fils s'étendent partout, dans leurs livres classiques, dans leurs conférences publiques, dans leurs institutions dites philantropiques, et jusque dans ces charmants petits volumes qu'ils mettent entre les mains de vos enfants.

Au reste, messieurs, pour nous, la question est réglée par la justice et la fidélité que nous devons à notre mission. Le latin est la langue de l'Eglise ; la langue grecque nous a conservé les plus riches trésors de l'éloquence chrétienne. Or, le séminaire de Saint-Hyacinthe ne peut oublier qu'il a été fondé en premier lieu pour préparer des prêtres à l'Eglise. J'ajouterai que la théologie demandant une philosophie sérieuse comme préparation nécessaire, il nous est absolument impossible de diminuer soit l'étude des langues et de la littérature anciennes avec tous les exercices intellectuels qui s'y rattachent, soit l'étude de la philosophie ; et, je puis promettre à nos protecteurs et amis que nous travaillerons plutôt à fortifier ces études qui ont jusqu'à ce jour donné à notre pays ses serviteurs les plus utiles, les plus fidèles et les plus glorieux dans le sanctuaire et dans la société civile. Et en vous offrant de nouveau nos plus sincères remerciements, à Vous Messeigneurs, dont la participation à cette fête nous est un honneur si doux et si cher, à vous messieurs et chers confrères, qui venez nous encourager de tant de manières à conti-

nuer l'œuvre qui a fait de vous de dignes et utiles serviteurs de l'Eglise et de la patrie, j'émettrai un vœu, expression des plus intimes sentiments qui animent les directeurs de cette maison. Prêtres et laïcs, nous avons grandi ensemble sous ce toit, prenant part aux mêmes luttes, goûtant les mêmes joies, éprouvant les mêmes chagrins. Nos travaux étaient la préparation commune aux carrières diverses où la Providence nous a appelés. Grâce à Dieu, ce *cor unum et anima una* des heureux jours du collége n'a point cessé depuis que nous sommes partagés en prêtres et laïques. Au Canada, Dieu merci, et parmi les fils de Saint-Hyacinthe, il n'y a point encore cette funeste division entre les deux éléments de la société, qui existe ailleurs, causant tant de maux et surtout empêchant tant de bien. Ici, le prêtre et le laïc ne suivent point deux lignes parallèles qui ne se touchent jamais sur la scène du monde. Ils marchent encore ensemble dans le chemin de la vie, la main dans la main, aimant à travailler ensemble au succès des entreprises chères à la patrie et à la religion. Puisse cette union, commencée au printemps de la vie, à l'ombre du vert feuillage de nos bosquets, pendant les luttes fortifiantes de la palestre et de la classe, et à la table du Dieu qui a réjoui notre jeunesse, ne jamais être brisée. Puissions-nous réussir à faire disparaître, par la lumière de la vérité et la force de la charité, toute dissidence, toute jalousie, toute défiance. L'union des deux éléments laïc et ecclésiastique, l'union dans la vérité qui rend libre et dans la charité qui rend fort, nous permettra de résister, comme l'antique phalange, aux bataillons nombreux lancés contre nous : que dis-je ? Cette union nous permettra de continuer nos conquêtes pacifiques, et de faire avancer dans

toutes directions de ce vaste pays les flots irrésistibles d'une civilisation chrétienne, dirigée par les hommes éclairés et patriotiques que forment nos colléges classiques, destinée à réaliser complètement l'idée de nos pères, ce fameux *Gesta Dei per Francos*, qui ne sera pas un vain mot sur ce continent, mais à une condition : c'est que nous ne consentions pas à changer de caractère national en nous matérialisant soit dans nos mœurs, soit dans nos idées, soit avant tout dans notre éducation. Soyons religieux, soyons pratiques ; mais conservons les études qui placent l'homme sur les hauteurs d'où il puisse tout voir, tout dominer et tout diriger. Autrement, le Canadien sera, avant cinquante ans, une des molécules uniformes d'un vaste corps plus ou moins abruti : il aura perdu son individualité nationale.

Messeigneurs, Messieurs et chers confrères ; le Séminaire se reconnait débiteur envers vous, et pour une somme considérable, il avoue sa dette et il s'en glorifie. Mais s'il peut travailler efficacement à préparer, pour la réalisation de cet avenir, des prêtres et des laïques *très-classiquement* instruits, énergiques, honorables, également dévoués aux intérêts de la Patrie et à ceux de la Religion, marchant la main dans la main, cœur battant contre cœur, quand il s'agit de ces intérêts primordiaux, il croira s'acquitter tous les jours d'une partie de sa dette, dont le souvenir lui restera d'ailleurs toujours comme un précieux gage d'encouragement. C'est assez dire que nous voulons fortifier, plutôt que diminuer, les études des langues, de la littérature, de la philosophie et de la religion. C'est une promesse que je suis heureax de faire, au nom du Séminaire, à nos amis et bienfaiteurs. Travailler à l'accomplissement de cette promesse sera pour nous

désormais un devoir de reconnaissance, comme c'en était un de fidélité à notre mission, de respect pour les traditions nationales, et d'estime pour le mérite intrinsèque des choses.

Cette promesse est bien le moindre remerciement que nous puissions offrir aux deux vénérables prélats que nous voyons avec bonheur placés au milieu de nous dans cette fête de famille. Je prie Monseigneur de Montréal, jadis élève de ce Séminaire, devenu depuis par le choix de l'Eglise et ses mérites, notre père en Dieu et notre constant protecteur ; je prie le bien-aimé Pontife que Nicolet a donné à Saint-Hyacinthe, mais qui a toujours été un vrai père et ami pour cette maison, de vouloir bien agréer cet engagement, de le bénir, ainsi que la nombreuse réunion de leurs frères et enfants spirituels. Puissiez-vous, messieurs et chers confrères, retrouver toujours votre collége digne de votre bienveillance et de votre amour.

Toute la nombreuse assemblée s'agenouilla sous les mains bénissantes des deux pontifes : ce fut un moment solennel et touchant entre tous. Monseigneur l'évêque de Montréal, invité par notre bien-aimé prélat diocésain, voulut bien adresser quelques mots bienveillants comme toujours quand il parle de St-Hyacinthe, et auxquels la circonstance donnait une signification toute particulière.

Monseigneur "aurait été heureux, en effet, de parler
" plus longuement, mais outre que l'heure de la sépa-
" ration était arrivée, M. le Supérieur avait énoncé
" dans son discours les idées qu'il s'était proposé de
" développer. Il avait à cœur de voir les colléges
" classiques florissants, fortifiant les études classiques,
" et il pouvait dire nettement que pour lui son désir

" était de voir les idées émises par M. le Supérieur, " mises en pratiques et devenir le principe d'après le- " quel seraient conduits les cours de nos colléges " classiques. Il était heureux de féliciter le Sémi- " naire du succès de cette belle fête et il espérait que " cette réunion serait non seulement aussi utile au " Séminaire qu'elle avait été joyeuse pour tous les " fils de Saint-Hyacinthe, mais qu'elle servirait de " trait d'union, d'une union plus intime encore et plus " efficace, si c'était possible, entre les fils d'une même " mère toujours aimée."

LE DÉPART

Puis ce fut le départ ; déjà les adieux ont commencé, la fanfare philharmonique et celle du collége qui, tour à tour, ont répandu tant de charmes sur les fêtes de la réunion, font entendre, ensemble, des accords moins gais. Comme on l'avait dit : Les cœurs s'étaient retrouvés, et il fallait de nouveau se séparer! "Une dernière poignée de main, un dernier adieu et c'est fini. Notre deuxième réunion n'est plus qu'un souvenir, mais un souvenir qu'il sera bien doux de rappeler et qui ne s'effacera jamais. Pour le bonheur que nous avons goûté pendant cette fête, pour l'accueil magnifique que le Séminaire nous a fait, nous ne saurions exprimer assez de gratitude. Nons ne devons pas non plus oublier la gracieuse hospitalité que plusieurs d'entre nous ont reçue chez les citoyens de St-Hyacinthe et qui, pour ceux qui en ont été l'objet, ne sera pas un des moins agréables souvenirs de la grande réunion de 1884. (Minerve)

Nous croyons que cette fête n'a laissé que d'agréables souvenirs. " Nous étions moins nombreux qu'en

1878, disait quelqu'un, mais nous étions plus écoliers qu'alors ; s'il y a une différence entre les deux réunions, c'est qu'il y a eu plus de solennité dans la première, plus d'entrain, d'épanchement et d'abandon dans la seconde".

" Quant à moi, disait un autre, il me semblait que mon cœur était mort et enterré dans les affaires. Je viens de constater qu'il n'en est rien. Mon cœur est retrouvé, il vit, mais......j'en laisse une bonne partie à Saint-Hyacinthe.

Un troisième se prétendait rajeuni d'au moins dix ans, grâce à la fête qui l'avait ramené et fait revivre au milieu des scènes et des personnes de sa joyeuse jeunesse.

Tous, en se dirigeant vers la gare du Grand-Tronc, à la suite de Monseigneur de Montréal et accompagnés de la belle musique de la Philharmonique, se félicitaient d'être venus, se promettaient de revenir, tous disaient : Voilà deux jours sans nuages, *hæc olim meminisse juvabit.*

Et pendant que nos chers visiteurs s'envolaient sur les ailes de la vapeur, les jeunes confrères partaient aussi en vacances ; encore quelques minutes, il y eut le bourdonnement de la ruche qui se vide, puis ce fut le silence, le recueillement si favorable pour savourer à loisir et une par une les joies qui s'étaient tantôt précipitées par torrents dans l'âme. Merci, confrères et amis, votre présence ici, bien que momentanée, laisse dans les cœurs un souvenir ineffaçable de douce joie, de reconnaissance vive et le germe d'une espérance ; votre passage en ces lieux est une récompense précieuse, un puissant encouragement; merci, au revoir !

Et hæc olim meminisse juvabit.

APPENDICE I

A la distribution solennelle des prix, on a remarqué plusieurs prix extraordinaires. Comme plusieurs anciens élèves ont manifesté quelque intention d'imiter les beaux exemples de générosité qu'ils avaient sous les yeux, nous avons cru devoir mettre ici, un peu en relief, les noms des donateurs et des donataires, de ces récompenses: ce sera un excellent mémorial.

MÉDAILLE DE BRONZE

DONNÉE PAR

Son Excellence le Marquis de Lansdowne

Gouverneur-Général

pour la meilleure dissertation philosophique

Sujet: *de la Morale indépendante:*

à

MR. GEORGE AIMÉ DEMERS.

PRIX DE MATHÉMATIQUES

$25

Donné par M. LOUIS COTÉ, Maire de St-Hyacinthe

à

M. A. DUBREUIL.

PRIX D'EXCELLENCE CLASSIQUE ET DE CONDUITE GÉNÉRALE

$25

Donné par M. LOUIS COTÉ, maire de St-Hyacinthe

à

M. JOSEPH ALLARD, élève de Belles-Lettres.

PRIX DE GREC

MÉDAILLE D'OR

Donnée par Messire EDOUARD BLANCHARD, Curé de Malone, N.Y.

à

M. GUSTAVE CHAGNON, élève de Belles-Lettres

PRIX D'EXCELLENCE CLASSIQUE ET DE CONDUITE GÉNÉRALE

$10

Donné par M...... de St-Hyacinthe

à

M. A. DALPÉ, élève de Versification

APPENDICE II

On nous a prié d'ajouter au compte-rendu un petit extrait du Prospectus. Nous le faisons volontiers pour les points suivants :

§ 1.

1. Le cours d'études suivi dans cette institution n'a point changé, excepté en certaines parties accidentelles ; c'est le cours *classique* tel qu'il a toujours été entendu dans ce pays, comme en Europe.

2. Le cours est de huit années ; il y a *de plus* un cours préparatoire, mais qui ne fait point partie du cours régulier.

3. L'enseignement du latin et du grec, ainsi que de l'histoire et de la littérature, se fait en français ; mais il y a tous les jours une classe d'anglais.

4. On a conservé l'ancien uniforme ; capot bleu avec nervures blanches.

5. Le cours comprend donc l'enseignement du français, de l'anglais, du latin et du grec ; de plus, on enseigne, selon les classes, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la littérature et la rhétorique. En philosophie : (cours de deux ans) les mathématiques, l'astronomie, la botanique, la zoologie, la minéralogie, la physique, la chimie, la philosophie proprement dite : i. e. logique, métaphysique et morale.

§ 2. *Dépenses nécessaires*

1. Pensionnaires ; pour pension et enseignement	$100.00	par année	scolaire
2. Externes....................	16.00	"	"
3. Enseignement et résidence au collége, ou, quart pensionnaires......	30.00	"	"
4. Enseignement, diner au Collége coucher chez les parents, demi-pension...	50.00	"	"
5. Les élèves se fournissent de lit—le collége fournit lit complet pour.........	10.00	"	"
6. Lavage, etc...............	10.00	"	"
7. Usage de la bibliothèque, et frais du médecin	2.00	"	"

En deux paiements.

N.B.—En règle générale, on ne reçoit d'élèves externes que ceux dont les parents résident dans le voisinage du séminaire.

